LE MAGAZINE du
JUIN 1942

Cinéma

MONTRÉAL 10¢ ... ET DE LA RADIO ..

Abonnez-vous au

Magazine du Cinéma et de la Radio

•

Vous trouverez dans chaque numéro:

Des scénarios romancés des plus grands films.

Les dernières nouvelles des studios.

La Revue et critique des plus récents films.

1 page de recettes.

1 page sur la beauté

et toujours

Un grand roman d'amour au complet.

Remplissez ce coupon aujourd'hui même

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $0.75 pour un an d'abonnement à votre revue.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

LE MAGAZINE DU CINÉMA ET DE LA RADIO

MONTREAL — PUBLIÉ TOUS LES MOIS — JUIN 1942

La question des films étoilés

Les cinéphiles ne savent probablement pas que le système employé par différents journaux et magazines pour donner à leurs lecteurs une idée précise et rapide de la valeur d'un film, le système des étoiles, cause plusieurs ennuis aux exhibiteurs. De fait, depuis plusieurs années, exhibiteurs des studios et exhibiteurs indépendants se livrent une véritable lutte pour éliminer ou garder cette question d'étoiles pour déterminer la valeur de leurs productions. Plus récemment, la lutte a atteint un point culminant lorsque la chaîne des théâtres Loew's de Manhattan, par son publiciste, a employé dans sa publicité commerciale les quatre étoiles accordées par un critique à un certain film.

Depuis deux ans, les publicistes et les agences de publicité des grandes chaînes de cinémas, lesquelles appartiennent en majeure partie aux studios d'Hollywood, avaient promis de ne jamais employer dans leurs annonces l'histoire des trois ou quatre étoiles, sans oublier les trois étoiles et demie. Par contre les exhibiteurs indépendants, ceux n'ayant pas du moins un publiciste unioniste, en profitaient pour se servir de cet excellent argument de critique pour attirer les cinéphiles dans leurs établissements. Le premier règlement était sérieux puisqu'il était respecté par tous les membres de la Motion Picture Producers & Distributors of America Inc., puissante organisation présidée par Will H. Hays et représentant en bloc tout ce qu'il y a d'important à Hollywood. Les membres de cette union avaient exprimé l'opinion que les trois ou quatre étoiles accordées à un film par un critique représentaient une opinion personnelle et non pas une garantie générale pour le public et c'est pourquoi il fut décidé d'éviter dans la publicité générale ou locale des studios, de leurs agences, de leurs exhibiteurs et de leurs publicistes toute allusion à cette question des étoiles.

Mais les cinéphiles ont, malgré tout, beaucoup de respect pour ces petites étoiles que l'on accorde aux films. Pendant des années, le magazine Liberty popularisa ce système lancé en premier lieu par le journal "Tribune" de Chicago et entre eux les amateurs de cinéma se recommandaient tel ou tel film en référant aux trois ou quatre étoiles accordées à la production en question par la revue déjà mentionnée. C'est pourquoi, à différentes occasions, quelques publicistes ne purent résister à la tentation de lancer un film en faisant remarquer dans leurs annonces le fait que telle ou telle publication avait donné trois ou quatre étoiles à leur film. Chaque fois, cette tactique souleva un tonnerre de protestations de la part des membres de MPPDA.

La controverse a atteint son apogée dernièrement à New York lorsque les théâtres Loew's se servirent de la tactique après que l'exhibiteur indépendant Harry Brandt eut entièrement basé sa publicité autour de la production "The Gold Rush" de Charlie Chaplin sur les quatre étoiles accordées par le Daily News de New York à cette reprise d'un des plus grands succès de Charlot. Le combatif Brandt est depuis toujours l'ennemi No 1 des exhibiteurs de chaînes de cinémas. Son geste a soulevé la colère des membres du Comité des Directeurs de Publicité de l'Est des Etats-Unis, lesquels sont, bien entendus, affiliés à la MPPDA. Une lettre a déjà été envoyée à M. Brandt et le comité discutera de la chose dans une prochaine réunion. M. Brandt ne s'en fait évidemment pas puisqu'il est indépendant. Un principe est toutefois en faveur des exhibiteurs de chaînes et de leurs publicistes. C'est que ceux-ci sont de l'avis que l'industrie cinématographique devrait laisser les cinéphiles se faire eux-mêmes et personnellement une opinion des films. Il est aussi intéressant de remarquer que le "Chicago Tribune", qui lança le système des étoiles parmi ses critiques cinématographiques, a abandonné cette tactique, laquelle toutefois a été immédiatement adoptée par le "New York Daily News", un journal contrôlé et financé par le "Tribune". Le cas de la revue Liberty est peut-être exceptionnel puisque ce magazine a popularisé, plus que tout autre, ce système des étoiles et que les cinéphiles, pour la plupart, accordent à cette revue une considération particulière pour ses critiques des films. Les cinéphiles qui parlent de productions étoilées pensent généralement au magazine en question.

Mais il existe un fait dans tout ceci qui prime par dessus tout. C'est que le système des étoiles plaît aux cinéphiles et les studios, leurs exhibiteurs et leurs publicistes ne pourront que très difficilement finir par éliminer cette impression générale. De fait, il est fort probable qu'il sera impossible pour eux de faire oublier aux amateurs de cinéma les productions étoilées ou non. L'on sait comment fonctionne ce système. Pour un film extraordinaire, le critique accorde quatre étoiles. Pour un film excellent, trois étoiles; pour un film tout simplement bon deux étoiles et pour un film ordinaire une étoile simplement. Les productions médiocres ne reçoivent aucune étoile. Depuis quelques années, on a aussi commencé à accorder trois étoiles et demie, ou deux étoiles et demie ou une étoile et demie pour donner aux cinéphiles une meilleure et plus exacte idée de la valeur de chaque film critiqué. L'idée, dans tous les cas, n'est pas mauvaise et son succès et sa popularité le démontre bien. Voilà un fait que M. Hays et toute sa puissante organisation ne pourront démentir.

Pour sa part, Le Magazine du Cinéma continuera à parler des films de première qualité seulement.

Le Magazine du Cinéma et de la Radio est publié par Le magazine du Cinéma et de la Radio enrg. et considéré comme matière de seconde classe postale par le ministère des postes à Ottawa. Il est imprimé par la Compagnie de Publication "La Patrie Limitée", et il est rédigé en collaboration au numéro 1425 de la rue Ste-Elisabeth. Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles, les propriétaires déclinant toute responsabilité à ce sujet. Edouard Garand, directeur commercial. J. B. Morin, directeur de la publicité locale.

EVELYN ANKERS

LEIF ERICKSON

JANE WYMAN

JOAN BENNETT

"THE WIFE TAKES A FLYER"

Trois scènes de cette hilarante comédie

Cette production des studios Columbia est une hilarante comédie sentimentale mise en scène par Richard Wallace et réalisée par B. P. Schulberg. Le scénario nous raconte les aventures de Chris Reynolds (Franchot Tone), un aviateur américain qui fait partie du Corps d'Aviation Royal. Au cours d'une envolée en Hollande son avion est abattu et il doit sauter en parachute, se réfugiant chez une famille hollandaise, les Woverman. Pour dépister les agents nazis qui le recherchent, Reynolds abandonne non seulement son uniforme mais se fait passer pour le mari de la jolie Anita Woverman (Joan Bennett). Celle-ci était déjà courtisée par un officier allemand, le pompeux Major Zellfritz (Allyn Joslyn) en pension chez les Woverman. La situation est d'autant plus compliquée que la belle Anita est déjà mariée quoique son mari soit dans un sanatorium et qu'elle ait déjà demandé un divorce. En Cour, l'aviateur doit poser pour le mari de la jeune femme. Au lieu de poser au fou cependant, il lui fait sans cesse la cour et impressionne à ce point le juge que celui-ci tente de les réconcilier au lieu d'accorder à Anita le divorce qu'elle avait demandé. Finalement, elle obtient la séparation désirée.

Anita quitte ensuite sa famille pour aller diriger le Refuge Wilhelmina. Les vieilles dames de l'hospice l'accueillent gentiment ainsi que son mari que ne manque pas d'admirer toutes les pensionnaires, tout particulièrement la Comtesse Oldenburg (Cecil Cunningham) qui devient vite une amie des prétendus jeunes époux. Apprenant que le Major Zellfritz est un parent d'un fameux ingénieur allemand de sous-marins, Chris fait consentir Anita à sortir avec l'officier nazi pour obtenir certaines informations pouvant être utiles à sa cause. Elle ne tarde pas à apprendre de Zellfritz que les sous-marins allemands préparent une attaque en masse contre un convoi britannique. Chris tente en vain de prévenir l'Amirauté anglaise à l'aide d'un radio caché mais son plan lui coûte pratiquement d'être arrêté par la Gestapo. Après plusieurs aventures il réussit encore à déjouer ses ennemis. Les vieilles dames du Refuge Wilhelmina viennent à son secours et avec leur aide, Chris indique l'attaque sous-marine sur des pamphlets que le Major Zellfritz doit distribuer dans son avion au-dessus de Londres. Mais l'avion nazi est abattu et encore une fois Chris ne peut prévenir les siens contre l'attaque sous-marine des Allemands.

Les choses se compliquent à nouveau lorsque le véritable mari d'Anita, Hendrik (Hans Conried), s'échappe du sanatorium et se fait arrêter au cours d'une bagarre. On le conduit devant sa femme et Chris est obligé d'avouer sa véritable identité. La Gestapo l'arrête et on lui accorde un procès. Les vieilles dames décident de sauver leur héros et se présentent en bloc à la Cour pour témoigner en sa faveur. Pour lui permettre de s'échapper elles déclanchent le système d'alerte de la ville contre les raids aériens et dans la confusion, Chris, Anita et la Comtesse se sauvent dans l'auto du Major. Ils arrivent à un aéroport et réussissent à obtenir un avion allemand et tous trois prennent la route de l'Angleterre et du bonheur.

Ce scénario, comme on a pu s'en rendre compte, ne manque pas de situations cocasses, de mouvement et d'entrain. Dans le rôle de l'aviateur Chris Reynolds, le populaire Franchot Tone tient pour la première fois depuis longtemps un rôle que l'on pourrait qualifier d'athlétique tandis que la séduisante Joan Bennett nous revient dans un rôle du genre de ceux qu'elle préfère. Une composition qui sera sans doute intéressante à surveiller sera celle de l'excellent artiste Allyn Joslyn, le vilain du film puisqu'il incarne un officier nazi qui veut conquérir le coeur de l'héroïne. L'on peut compter sur Joslyn pour se faire détester, dans ce rôle, par tout le monde car il est un acteur de talent qui ne manque pas de ressource. "The Wife Takes a Flyer" est le permier film tourné par Allyn Joslyn depuis qu'il a triomphé sur le Broadway aux côtés de Boris Karloff dans la comédie "Arsenic and Old Lace" qui est encore à l'affiche à New York. Son succès dans cette pièce lui a valu un contrat important des studios Columbia et, pour la première fois depuis qu'il fait du cinéma, un rôle de premier plan.

Un autre fait intéressant à noter concernant "The Wife Takes a Flyer" est la présence dans le film des comédiennes Margaret Seddon et Kate MacKenna qui firent sensation dans la production "Mr. Deeds Goes to Town" il y a quelques années dans les rôles de deux vieilles filles toujours en train de marmoter quelque chose. Elles furent surnommées alors les "pixilated sisters". Mlle Seddon est une artiste de théâtre née en Angleterre où elle gradua plus tard de l'Académie d'Art Dramatique de Londres. Elle fit ses débuts sur le Broadway en 1912 dans "Fannie's First Play", une réalisation des Schubert, devenant par la suite une vedette du Theatre Guild avant de finalement débuter à l'écran dans des rôles de composition.

Outre les artistes déjà mentionnés, la distribution de "The Wife Takes A Flyer" comprend Roger Clark, Lloyd Corrigan, Barbara Brown, Lyle Latell, Georgia Caine, Erskine Sanford, Chester Clute, Romaine Callender, Aubrey Mather, William Edmunds, Curtis Railing, Nora Cecil, Kurt Katch . Le scénario, qui est de Gina Kaus et Jay Dratler, est basé sur une histoire de Gina Kaus. Enfin, les toilettes de la vedette Joan Bennett sont signées Irène.

"LARCENY INC."

Le scénario de "Larceny, Inc.", signé Everett Freeman et Edwin Gilbert et inspiré d'une pièce de Laura et S. J. Perelman, est très simple. Pressure Maxwell (Edward G. Robinson), et son copain Jug Martin (Broderick Crawford), sont sur le point d'être libérés de prison lorsqu'un autre prisonnier Leo Dexter (Anthony Quinn) les met au courant d'un hold-up d'une banque qu'il a préparé. Pressure lui avoue d'abord qu'il n'est pas intéressé, ayant d'autres plans, mais une fois en liberté Pressure et Jug s'aperçoivent que leur propre affaire ne peut fonctionner. Ils reviennent alors sur leur décision et acceptent de tenter le coup de la banque préparé par Dexter. Leur premier geste est de louer un magasin situé à côté de la banque. Après des journées de travail, Pressure et Jug creusent un tunnel dans la cave qui les conduit directement en dessous de la voûte de sûreté de la banque.

La fille adoptive du bandit, Denny (Jane Wyman) s'éprend d'un jeune homme ambitieux, Jeff Randolph (Jack Carson) et tous deux remettent sur pied les affaires du magasin, si bien que Pressure s'aperçoit tout à coup qu'il peut faire plus d'argent honnêtement qu'en dévalisant une banque.

Il décide donc tout naturellement de vivre honnêtement et d'oublier le hold-up. Mais Dexter, à son tour libéré de prison, revient pour faire le coup. Lorsque Pressure lui apprend qu'il a changé d'idée, le bandit se bat avec lui et tous deux sont finalement surpris par la police dans le tunnel compromettant. Pressure réussit heureusement à prouver son innocence et Dexter est arrêté.

Voilà, brièvement, ce que nous raconte "Larceny, Inc.". Le scénario est rempli de situations cocasses et de scènes amusantes qui vous feront rire de bon coeur. Encore une fois, Edward G. Robinson nous revient dans le rôle d'un bandit-bon-gars et va sans dire qu'il triomphe facilement. Il est entouré d'une imposante distribution comprenant Jane Wyman, Broderick Crawford, Anthony Quinn, Jack Carson, Edward Brophy, Harry Davenport, John Qualen, Barbara Jo Allen, Grant Mitchell, Jackie G. Gleason, Andrew Tombes, Joseph Downing, George Meeker, Fortunio Bonanova, Joseph Crehan, Jean Ames, William B. Davidson, Chester Clute et Creighton Hale. La mise en scène du film est signée Lloyd Bacon tandis que la photographie est de Tony Gaudio.

"Larceny, Inc.", fait suite à "Brother Orchid" le film charmant de Robinson dans lequel celui-ci tenait le rôle d'un bandit qui veut se cultiver. A nouveau, Robinson remplit le rôle d'un brigand sympathique. Après tout, tout ce qu'il désire est de voler simplement et gentiment le coffre-fort d'une banque. Mais il est bien embarrassé par tous ces clients qui l'encouragent dans son entreprise commerciale, bien contre son gré au début. Et puis, Robinson devient vite l'un des citoyens les plus respectés de la ville. Tout ceci contribue à lui faire changer d'idée, d'autant plus que sa fille adoptive fait tout pour l'empêcher de retourner à son ancienne vie. Elle réussit pleinement et c'est pourquoi "Larceny, Inc.", est une comédie qui plaira facilement. Le film eut sa première à New York au théâtre Strand et garda l'affiche durant plusieurs semaines, ce qui est un fait rare au Strand. En même temps que le film, la direction de ce théâtre présenta sur sa scène, en personne, le populaire jeune acteur Jackie Cooper.

Un fait à signaler à propos de "Larceny, Inc.", est que Jack Carson, lequel interprète presque toujours des rôles de vilain, est cette fois un jeune-premier non seulement sympathique mais qui gagne le coeur de l'héroïne. Ce rôle sera plus que nouveau et bienvenu pour Carson. Les toilettes de la vedette féminine, Jane Wyman, sont de Milo Anderson. Celui-ci est le dessinateur attitré de Mlle Wyman ayant choisi ses toilettes dans les sept derniers films de la jeune et exquise comédienne qui est dans l'intimité Mme Ronald Reagan. Disons en terminant, au sujet de cette production des studios Warner Bros., que le populaire Edward G. Robinson se présente à nous dans quelques scènes du film dans le rôle d'un joueur de baseball qui vole, bien entendu, . . . les buts!

"EAGLE SQUADRON"

Quelques scènes d'un beau drame

"Eagle Squadron" est la première production réalisée par le brillant producteur Walter Wanger depuis qu'il a vendu ses studios à David O. Selznick. Devenu réalisateur indépendant, Wanger a fait distribuer sa production "Eagle Squadron" par les studios Universal, lesquels lui ont prêté en retour un groupe de leurs meilleurs artistes. "Eagle Squadron" marque aussi les débuts au cinéma de Diana Barrymore, fille du comédien John Barrymore de la célèbre famille de théâtre que tous les amateurs connaissent. Mis en scène par Arthur Lubin, "Eagle Squadron" est un film présenté par le fameux commentateur et reporter Quentin Reynolds dont les reportages cinématographiques "Christmas Under Fire" et autres ont fait sensation. Wanger n'hésita pas à l'engager pour présenter sa plus récente production qui raconte les aventures de pilotes américains faisant partie du Corps d'Aviation Royal. Le merveilleux Quentin Reynolds présente donc cette histoire de sa voix chaude en faisant le commentaire: "Voilà des nôtres qui n'ont pas attendu d'être frappé dans le dos, à Pearl Harbor, pour se lancer à la défense de leur pays".

L'officier-pilote John M. Hill, âgé de 23 ans seulement, fut aussi engagé comme aviseur technique pour ce film d'aviation. Hill fut membre de l'escadrille dont les exploits sont racontés dans le film durant plus d'un an. A la suite d'un accident de combat alors que son avion s'écrasa, Hill retourna en Amérique et Wanger fut chanceux de pouvoir l'engager pour conseiller le metteur en scène Lubin dans la présentation et la réalisation de "Eagle Squadron".

Wanger, marié à Joan Bennett, a réuni une brillante distribution pour interpréter les premiers rôles de son film. En plus de Diana Barrymore, la distribution de "Eagle Squadron" comprend en effet Jon Hall, le jeune premier Robert Stack (millionnaire dans l'intimité malgré ses 22 ans), la jolie Evelyn Ankers (qui est dit-on fiancée à l'acteur québecois Glenn Ford), le populaire Eddie Albert, le robuste Leif Erickson, Nigel Bruce, John Loder, Edgar Barrier et Frederick Warlock. Nous évitons ici de raconter le scénario de "Eagle Squadron" puisqu'il a inspiré notre roman intitulé "L'Escadrille 71" dans le présent numéro.

Wanger n'a pas ignoré ou oublié entièrement, bien que sa production en soit une d'aspect militaire, l'élégance de ses vedettes féminines. Loin de vouloir sacrifier ce charme, il a demandé à la dessinatrice de modes Very West d'apporter un soin particulier aux "lignes" de ses costumes militaires et c'est ainsi que Diana Barrymore et Evelyn Ankers nous sont présentés dans des costumes-tailleurs qui pourraient bien causer une mode nouvelle et populaire.

Bref, les cinéphiles ne manqueront pas d'apprécier ce premier film réalisé par Walter Wanger depuis qu'il a cédé ses studios indépendants à l'important David O. Selznick, producteur du grand film "Gone With the Wind". Un dernier mot concernant nos photos du haut de cette page. A gauche nous remarquons la délicieuse Evelyn Ankers tandis qu'au centre c'est Diana Barrymore photographiée dans une scène de "Eagle Squadron". A droite, Diana discute de son rôle avec, vous l'avez deviné, son seul et unique "Papa".

La beauté et la personnalité sont à votre portée avec le nouveau maquillage

Max Factor

Ce nouveau maquillage magique convient à toutes les femmes et à tous les genres. Ce sont les mêmes teintes que celles que portent les stars d'Hollywood. Le rouge à lèvres "TRU-COLOR" fait sensation; le tube: 1.35. La poudre adoucit, flatte, rehausse votre beauté naturelle. La boîte: 75 - 1.35. Le rouge à joues existe dans toute la gamme. La boîte: .75

DUPUIS—allée des cosmétiques.

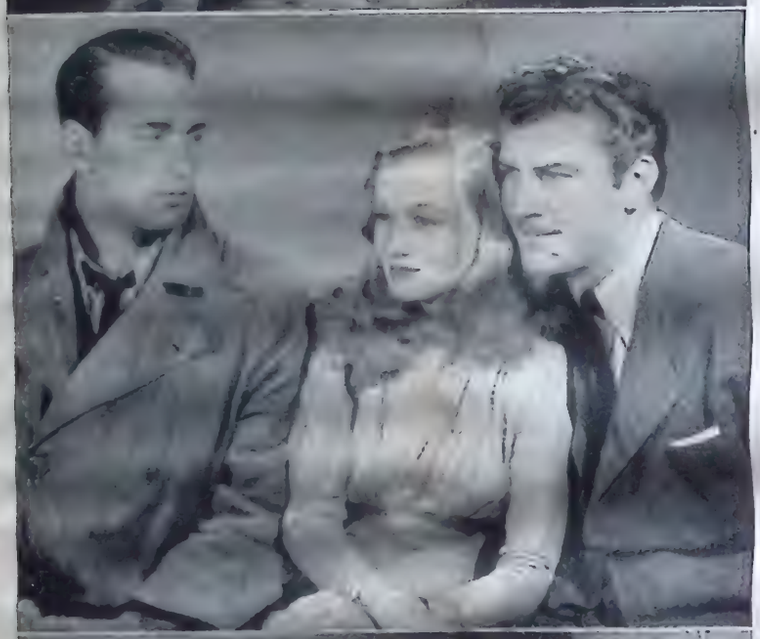
Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTREAL

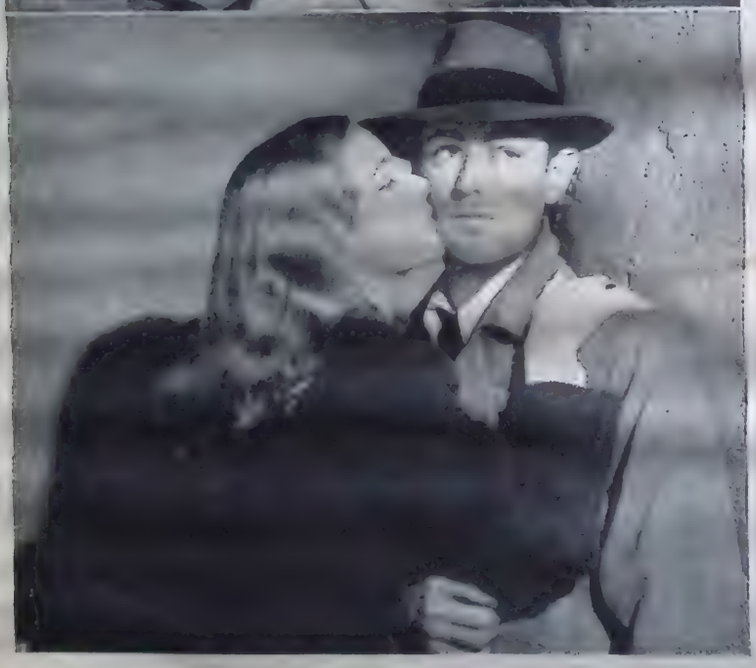
"BROADWAY"

Voilà une comédie musicale ne manquant pas d'entrain et de gaieté. Une excellente recommandation est le fait que "Broadway" fut réalisé par Bruce Manning, qui atteignit la renommée en écrivant les scénarios des premiers grands succès de Deanna Durbin. Le film marque le retour à l'écran du populaire George Raft qui nous revient en compagnie de Pat O'Brien, Janet Blair, Broderick Crawford, Anne Gwynne, Marjorie Rambeau, S. Z. Sakall, Marie Wilson, Edward Brophy, Iris Adrian, Dorothy Moore et toute une bande de jolies et charmantes danseuses, comme nous le prouve nos photos sur lesquelles l'on remarquera Mlles Blair, Gwynne, Wilson, Adrian (une recrue du Broadway), Moore, etc. "Broadway" nous présente un nouveau venu dans la personne de Mack Gray, depuis des années l'ami et le remplaçant de Raft. Celui-ci insista pour faire jouer son copain à ses côtés et gagna son point. "Broadway" nous ramène aussi George Raft le danseur, que nous n'avions pas applaudi à l'écran dans un rôle de danseur depuis "Every Night at Eight", film Paramount d'il y a plusieurs années.

Le scénario de "Broadway" nous conduit dans les coulisses du grand boulevard new-yorkais où tous les principaux spectacles sont présentés devant un public reconnu comme le plus important au monde. L'original Bruce Manning nous présente son film de façon bien personnelle. Au début, en effet, Raft, tout comme dans l'intimité, arrive à New York en compagnie de Mack Gray, lequel le suit toujours dans sa vie privée d'ailleurs. Raft rencontre évidemment les journalistes newyorkais au cours d'un cocktail et parle de ses débuts. Le soir, ainsi inspiré, il visite avec Gray (chose qu'il a probablement souvent fait puisqu'il débuta sur le Broadway comme danseur) les endroits qu'il connut à ses débuts au théâtre il y a plusieurs années. Et c'est ainsi, en rétrospective, que le scénario de "Broadway" débute. Nous voyons Raft débutant et son histoire, peut-être pas la vraie (mais tout de même), nous est racontée. Tout à fait original et charmant n'est-ce pas? Et puis, vous pouvez croire que plusieurs des aventures du héros, George Raft, sont authentiques.

"THIS GUN FOR HIRE"





"This Gun for Hire", plus récente production de la blonde vedette Veronica Lake, est un mélodrame mis en scène par Frank Tuttle d'après un scénario de W. R. Burnett et Albert Maltz basé sur le roman de Graham Greene. La critique américaine a déjà acclamé ce film comme le plus bel effort du metteur en scène Tuttle lequel a profité du fait que "This Gun for Hire" ne contient pas beaucoup de dialogue pour jouer dans la photographie et réussir des scènes inoubliables. Les scénaristes Burnett et Maltz ont transformé l'oeuvre première en une chasse à l'homme de première force. Leur personnage est un gangster qui a pour mission d'obtenir une formule secrète d'explosifs. Il est payé, en argent marqué, par un membre de la cinquième colonne. Furieux, le gangster jure qu'il aura la vie de celui qui en a fait un fugitif traqué sans cesse par la police. En même temps, le Bureau Fédéral d'Investigation demande à une jeune fille magicienne de l'aider à capturer le membre de la cinquième colonne qui est recherché. Elle accepte, bien que devant jurer ne rien dire de sa mission, même pas au détective auquel elle est fiancée. Et voilà la chasse à l'homme lancée, le membre de la cinquième colonne qui est poursuivi par un bandit en quête de revanche et par les agents du gouvernement. Et la police se rapproche sans cesse des deux criminels. Finalement, le combat est engagé de trois côtés à la fois et Tuttle nous présentent des scènes qui ne manquent pas d'action. Le summum est atteint dans la bataille à revolver dans le grand bureau du riche magnat de munitions. "This Gun for Hire" à cause de cet élément de suspens ne manquera pas de vous émouvoir et de vous faire passer un programme excessivement dramatique mais en même temps distrayant et intéressant.

"This Gun for Hire" sert à nous présenter un nouvel acteur du nom d'Alan Ladd, un jeune homme auquel l'on prédit déjà la renommée à la suite de sa composition dans ce film de M. Tuttle. Il tient le rôle du gangster et sa composition est puissante, brutale et passionnante à la fois. Inutile d'acclamer Alan Ladd comme une future vedette; il l'est déjà à la suite de "This Gun for Hire". La blonde Veronica Lake tient le rôle de la magicienne et commence à démontrer qu'elle peut jouer la comédie sentimentale. En plus de réussir quelques trucs de magie devant nous, Veronica Lake chante deux mélodies de Frank Loesser et Jacques Press, "Now You See It, Now You Don't" et "I've Got You". Ses scènes avec Alan Ladd sont dit-on excellentes. Un autre artiste intéressant faisant partie de la distribution est le vilain Laird Cregar, le membre de la cinquième colonne, qui continue à nous offrir des compositions les unes supérieures aux autres. Robert Preston n'a pas grand'chose à faire dans le rôle du jeune premier détective mais ses admiratrices le reverront sans doute avec plaisir. La distribution de "This Gun for Hire", une production Paramount, comprend aussi Tully Marshall, Marc Lawrence, Victor Kilian, Pamela Blake, Chester Clute, Roger Imhof, Frank Ferguson, Olin Howlin, Patricia Farr, Harry Shannon, Charles C. Wilson, Mikhail Rasumny, Bernadene Hayes, Mary Davenport, Charles Arnt, Earle Dewey, Clem Bevans, Lynda Grey et Virita Campbell.

La photographie de John Seitz, frère du metteur en scène George B. Seitz des studios Metro-Goldwyn-Mayer et auquel nous devons les films de la Famille du Juge Hardy, est tout particulièrement réussie. Signalons encore les effets photographiques de William Pereira, Gordon Jennings et Farciot Eduart. Les toilettes de Mlle Lake sont d'Edith Head.

Il n'y a aucun doute que "This Gun for Hire" contribuera à prouver aux cinéphiles que Veronica Lake peut devenir une artiste de grand talent. Depuis ses débuts dans "Men with Wings", alors qu'elle fit une impression plutôt désappointante, Veronica Lake a démontré dans "Sullivan's Travels" qu'elle possédait une charmante personnalité et un véritable talent de comédienne. "This Gun for Hire" lui donne encore une fois l'occasion de justifier les espérances de ses studios qui la lancèrent à coup de grande publicité. Disons en passant que Veronica Lake, toute jeune, étudia déjà durant un court laps de temps à un couvent montréalais bien connu. Elle est déjà venue à Montréal aussi à l'occasion de la première locale de "Men with Wings".

PERMANENTE
"BRUSH CUT"
PERMANENTE
"LIFE OIL"
SALON M. GAGNON
3401 DELORIMIER
FR. 7268

"LADY IN A JAM"

La délicieuse Irene Dunne nous revient plus gaie et plus charmante que jamais dans la nouvelle production des studios Universal, "Lady in a Jam". La mise en scène est de Gregory La Cava, lequel est reconnu comme l'un des meilleurs directeurs d'Hollywood. "Lady in a Jam", une comédie sentimentale d'une gaieté folle, marque le retour à l'écran, dans un rôle important, du jeune premier Patric Knowles . Celui-ci est un jeune acteur britannique qui durant plusieurs années attendit en vain sa chance de devenir vedette de premier plan. La guerre mit définitivement fin à sa carrière cinématographique puisque Knowles fut l'un des premiers à s'enrôler dans le Corps d'Aviation Royal Canadien avec son ami Colin Tapley, un autre acteur d'Hollywood. Mais Patric Knowles ne fut pas plus chanceux dans l'Ouest canadien où il s'entraina. Un jour qu'il était en avion à donner une leçon à une recrue, puisqu'il était instructeur, Knowles dut tenter un atterrissage forcé et fut sérieusement blessé, le choc lui causant une réaction nerveuse qui a ruiné à tout jamais sa vue comme aviateur du moins. Knowles dut donc remettre son uniforme et retourner à Hollywood.

"Je voulus absolument obtenir Knowles pour le premier rôle masculin de mon film" expliquait récemment La Cava, "car les bouts d'essai qu'il tourna pour nous montrèrent qu'il possède maintenant la désinvolture masculine dont tout jeune premier a besoin pour atteindre les premiers rôles. Par contre, vous savez comme moi qu'il a toujours été beau garçon et qu'il est grand". Cette déclaration de La Cava, et le fait qu'il a été choisi comme partenaire d'Irene Dunne, signifient que Patric Knowles a peut-être cessé de jouer de malchance.

Mais revenons à la comédie "Lady in a Jam" dont le scénario, signé Frank Cockrell, Eugene Thackrey et Otho Lovering, est une série d'aventures cocasses qui ne manqueront pas de vous amuser. En voici le synopsis:

Jane Palmer (Irene Dunne) est une jeune héritière new-yorkaise, pas très solide d'esprit, qui perd toute sa fortune. Son avocat Billingsley (Eugene Pallette), craignant que la réaction chez la jeune femme soit néfaste, demande à l'institut Palmer, fondée par son grand-père de nommer un médecin pour étudier Jane et prescrire une cure. Le jeune et brillant Dr Enright (Patric Knowles) est choisi pour s'occuper de son cas. De façon à mieux observer sa patiente, il se déguise en chauffeur et est engagé comme tel par Billingsley.

Jane croit que sa grand'maman, Cactus Kate (Queenie Vassar) est fabuleusement riche et qu'elle est propriétaire d'une mine d'or et d'une ville de l'Arizona. Dans un vieil auto, Jane et son chauffeur (le Dr Enright) se rendent dans l'Arizona pour réaliser que la ville et la mine sont abandonnées. Mais Jane, se décidant à travailler pour la première fois de sa vie, ne veut croire ce qu'elle voit et se met à creuser pour trouver de l'or. Enright, un homme sobre et philosophe, croit que tout ce dont Jane a besoin est un peu de travail et beaucoup d'amour. Il fait donc venir Stanley (Ralph Bellamy), un cowboy-sportsman duquel, à l'âge de 8 ans, Jane fut déjà amoureuse! Mais la jeune femme n'aime pas Stanley et s'éprend du jeune docteur, lequel toutefois ne la trouve aucunement de son goût. Encore une fois, Jane décide de lutter et elle tire un plan pour éveiller les sentiments de son chauffeur. Cactus Kate l'aide et fait croire que la mine d'or contient vraiment le précieux métal. La nouvelle fait sensation et de tous les coins du pays s'amènent des aventuriers anxieux de faire fortune. Jane avoue à Enright qu'elle va épouser Stanley. Mais le jeune docteur, loin d'être jaloux, est dégoûté parce qu'il voit. Sa jeune malade, redevenue riche, est demeurée aussi légère et irresponsable qu'avant. Il la quitte sous cette impression facile.

Stanley prépare la grande cérémonie du mariage mais à la dernière minute Jane ne peut ignorer plus longtemps qu'elle aime Enright depuis toujours. Décidée, elle part pour New York où elle va supplier Billingsley de lui trouver Enright. L'avocat la conduit à l'institut Palmer où la jeune femme retrouve son chauffeur-docteur. En une seconde elle se jette dans ses bras et pendant qu'il proteste en s'écriant: "Ceci ne peut m'arriver à moi!", Jane toute souriante lui apprend qu'ils vont se marier. Et pour la première fois, Enright admet dans son fort intérieur que cette femme n'est pas légère mais irrésistible.

"Lady in a Jam" est un film endiablée qu'Irene Dunne égaye de la première à la dernière scène. Outre les vedettes déjà mentionnées, la distribution comprend Samuel S. Hinds, Jane Garland, Edward McWade et Robert Homans. "Lady in a Jam" n'est pas seulement une comédie sentimentale très amusante. C'est aussi un film musical puisque plusieurs mélodies sont interprétées dans la production de Gregory La Cava. Le plus extraordinaire est qu'Irene Dunne, une excellente soprano, ne chante pas une seule fois. Queenie Vassar interprète "Oh, Susanna" et "Oh, My Darling Clementine" tandis que le sympathique Ralph Bellamy, qui n'est certainement pas chanteur mais qui est un habile comédien et musicien, se fait entendre dans "My Darlin' Nellie's Grave" et une mélodie dont il est lui-même le compositeur, "I Come From a Line O' Cowhands". Enfin, le Chef Thundercloud, accompagné d'un choeur, chante la Marche Nuptiale de Wagner.

"YANKS IN TRINIDAD"

Lorsqu'il s'agit de batailles devant la camera on ne peut penser à deux meilleurs gaillards que Pat O'Brien et Brian Donlevy. Les studios Columbia ont pensé donc qu'il serait intéressant pour les amateurs de film d'action de faire jouer ensemble ces deux durs-à-cuire qui ont au fond un coeur d'or. O'Brien et Donlevy sont les vedettes de la production "Two Yanks in Trinidad", interprétant comme on a dû le deviner les deux rôles-titres. Et c'est ainsi que durant toute la projection du film ils s'en donnent à coeur joie, ne manquant pas une bonne bagarre chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Mais les studios Columbia ont voulu apporter une tournure nouvelle à ce genre de dispute; chaque fois qu'un des deux est en danger, l'autre vient à sa rescousse, ne voulant pas que quiconque, autre que lui, l'attaque! Ce n'est pas la bagarre qui manque pour O'Brien et Donlevy dans "Two Yanks in Trinidad". Ils rivalisent d'abord à New York puis une fois dans l'armée s'éprennent tous deux d'une hôtesse de cabarets qui est véritablement la femme la plus dangereuse qu'ils aient jamais rencontrée. Lorsqu'ils doivent faire face à une bande d'espions ce n'est pas encore la lutte qui manque. Cette fois, cependant, ils oublient leur rivalité personnelle pour s'entr'aider.

Voici, de fait, ce qu'est en résumé le scénario de "Two Yanks in Trinidad". Vince Barrows (Brian Donlevy), racketeer de New York, s'aperçoit que le meilleur homme de sa bande, et son homme de confiance d'ailleurs, Timmy Reardon (Pat O'Brien), le "roule" de royale façon. Vince annonce à ses gars qu'il va régler son compte à Timmy mais celui-ci réussit à s'échapper. Le jour de l'enregistrement national, Vince, pas si bête, poste ses bandits à chacun des bureaux d'enregistrement du district de Timmy. Encore une fois cependant, ce dernier le déjoue en s'enregistrant... dans un régiment à la veille de partir pour Trinidad. En furie, Vince décide de s'enrôler à son tour pour pouvoir mettre la main au collet de son "ami". Mais ils ne peuvent pas prendre de chances dans le régiment et ils doivent attendre un meilleur moment pour vider leur querelle.

Rendu à Trinidad, Timmy fait la rencontre d'une chanteuse du café Hagen, la jolie Patricia (Janet Blair). Il s'en éprend immédiatement et celle-ci en apprenant qu'il est en charge d'une mission importante pour miner une certaine partie du port ne manque pas de lui faire des yeux gentils. C'est que le propriétaire Hagen (John Emery) est en vérité un chef-espion, fournissant du pétrole aux sous-marins ennemis. Vince s'éprend à son tour de la gentille hôtesse et la rivalité entre les deux gaillards ne manque pas d'augmenter. Un beau soir, Timmy et Vince se chicanent à propos de Patricia et il en résulte une bagarre générale dans le cabaret qui est presque démoli de fond en comble.

Les deux sont disciplinés par le Sergent Valentine (Donald MacBride) et Vince, qui a toujours détesté la discipline de l'armée, ayant toujours été habitué à diriger sa propre bande, décide de déserter. Hagen consent à l'aider mais à la condition qu'il lui obtienne de Timmy une carte désignant les "champs" de mine du port. Timmy, va sans dire, refuse de remettre le document à Hagen et lorsque celui-ci veut le battre pour le lui arracher, Vince prend la part de son compatriote. Une terrible bagarre est livrée et finalement Timmy est rendu inconscient et on le laisse étendu dans la cabine du navire-ravitailleur de sous-marins. Après avoir volé le document du soldat, Hagen ordonne que l'on coule son navire mais avant la tragédie Timmy et Vince sont secourus par le soldat Buckingham (Roger Clark) qui leur apprend en même temps que les Japonais ont bombardé Pearl Harbor et Manille.

Timmy, sachant que la flotte américaine doit entrer dans le port sous peu, s'occupe rapidement avec Vince et Buckingham d'enlever les mines que Hagen a semées pour couler les navires de l'Oncle Sam. Ils font ensuite sauter le navire-ravitailleur. Vince se remet de l'explosion dans un hôpital et se réveille le lendemain matin pour apprendre qu'il a été promu Sergent avec Timmy et Buckingham. Devant ce succès obtenu en compagnie de son éternel rival, Vince ne peut s'empêcher de changer d'avis à propos de Timmy et tous deux décident d'unir leurs efforts pour combattre côte à côte les ennemis de leur patrie. Après tout, Vince ne demande qu'à se battre!

Voilà le scénario de ce film plein d'action et qui ne manque pas non plus d'actualité puisqu'il parle du bombardement de Pearl Harbor et de Manille et de l'entrée en guerre des Etats-Unis. "Two Yanks In Trinidad" fut mis en scène par Gregory Ratoff d'après un scénario de Sy Bartlett, Richard Carroll et Harry Segall basé sur une histoire de Sy Bartlett. Celui-ci on le sait est le mari d'Ellen Drew. Outre Brian Donlevy, Pat O'Brien et Janet Blair, la distribution comprend Roger Clark, Donald MacBride, John Emery, Frank Jenks, Veda Ann Borg, Frank Sully, Clyde Fillmore, Dick Curtis et Sig Arno.

"Two Yanks In Trinidad" nous ramène la charmante et jolie Janet Blair, une brillante découverte des studios Columbia à laquelle l'on prédit un très bel avenir au cinéma. Janet Blair est une ancienne chanteuse de l'orchestre de feu Hal Kemp. Elle est, incidemment, l'une des rares personnes possédant un album de tous les disques enregistrés par ce chef d'orchestre.

LA BIERE QUE VOTRE ARRIERE-GRAND-PERE BUVAIT »

"MY GAL SAL"

"My Gal Sal", production des studios 20th Century-Fox réalisée par Robert Bassler et mise en scène par Irving Cummings, est une comédie musicale qui fait sensation à New York depuis quelques semaines. La grande vedette du film est la danseuse espagnole Rita Cansino, mieux connue sous son nom de théâtre de Rita Hayworth. Elle est entourée d'une brillante distribution comprenant le jeune premier Victor Mature, Carole Landis, John Sutton, James Gleason, Phil Silvers, Walter Catlett, Mona Maris, Frank Orth, Stanley Andrews, Margaret Moffatt, Libby Taylor, John Kelly (dans le rôle de John L. Sullivan), Curt Bois, Hermes Pan, Gregory Gaye, Andrew Tombes, Albert Conti et Charles Arnt. "My Gal Sal" est un film inspiré de la vie et de la carrière de Paul Dresser, qui atteignit la renommée en composant des mélodies aussi connues que "Come Tell Me What's Your Answer, Yes Or No", "I'se Your Honey If you Wants Me, Liza Jane", "On the Banks of the Wabash", "My Gal Sal", "The Convict and the Bird", "Mr. Volunteer", etc. Toutes ces chansons sont présentées dans le film. Pour vous assurer du réalisme et du succès de ce film musical-biographique voici ce qu'en pense Theodore Dreiser, frère du héros du film: "Je fus enchanté d'assister à la présentation de cette production inspirée de la vie de mon frère Paul Dresser. Mon seul regret à propos du film est que Paul ne soit pas vivant aujourd'hui pour le voir. Je sais qu'il en serait fier et heureux. "My Gal Sal" est un film distrayant, émouvant, authentique et juste qui saura plaire à tous les cinéphiles. Il ne me reste plus qu'à complimenter tous ceux qui, de loin ou de près, ont contribué au succès de cette biographie filmée de la vie et de la carrière de Paul Dresser".

Une telle recommandation explique le succès de "My Gal Sal". Voici le scénario:

L'histoire commence dans un petit village sur les bords de la Wabash dans l'Indiana. Paul Dresser (Victor Mature) est un jeune homme qui rêve de devenir compositeur, *malgré* l'objection de son père concernant cette ambition. Paul finit par rencontrer un docteur de tournée et accepte de l'accompagner, jouant le banjo pendant que l'artiste-docteur chante l'efficacité de ses remèdes. Mais l'homme finit par vendre de faux bijoux et laisse Paul derrière lui, apparemment coupable. Dresser est couvert de goudron et de plumes. Sérieusement blessé, il est sauvé par une troupe d'artistes de carnavals dirigés par le Colonel Truckee (Walter Catlett) et dont la vedette est la jolie et plantureuse Mae Collins (Carole Landis). Paul est soigné puis engagé comme pianiste-compositeur. Un soir, la troupe donne une représentation spéciale devant des artistes de renommée. Lorsque certains invités tentent de ridiculiser Paul et ses compositions, celui-ci veut se battre. Il est heureusement calmé par la vedette Sally Elliott (Rita Hayworth) et son producteur Fred Haviland (John Sutton) deux des plus importants invités. Pour l'encourager, ceux-ci lui remettent une passe pour assister à leur spectacle. Mais le geste est narquois, Sally et Fred ayant en effet participé à la démonstration contre le jeune compositeur.

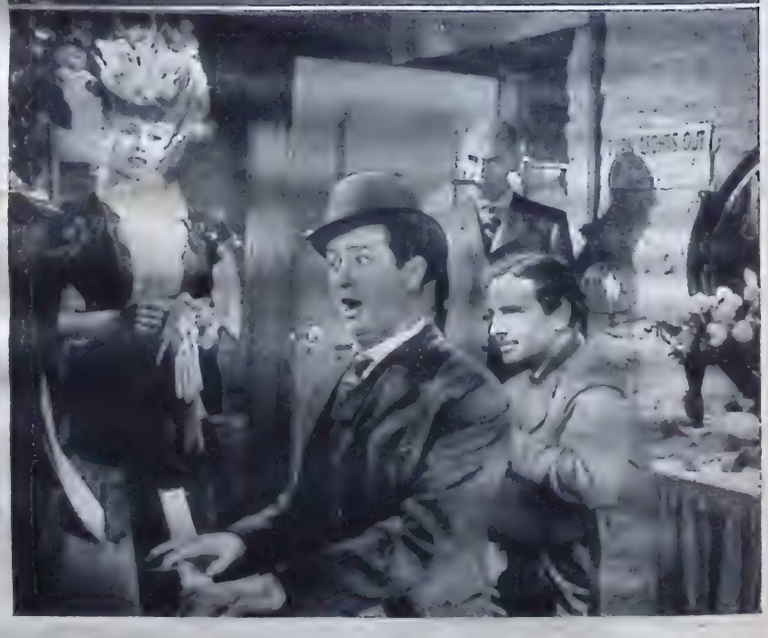
Ce soir-là, Paul et Mae décident de se rendre au théâtre où la jolie Sally danse pour la ridiculiser à son tour en la conspuant en pleine salle. Mais à l'entrée, on les empêche d'entrer. Paul décide de tout abandonner pour se lancer à la conquête de New York.

Il n'est pas arrivé depuis quelques heures dans la métropole américaine qu'il entend quelqu'un jouant une de ses mélodies. Faisant enquête, il découvre Pat Howley (James Gleason), un éditeur de musique en feuilles, jouant sur un piano et celui-ci lui avoue, sans le connaître, que la chanson doit faire partie du prochain spectacle de Sally Elliott. Lorsque Paul lui dit qu'il est l'auteur de la mélodie, Howley l'engage à contrat et ensemble ils vont rencontrer Sally et Fred Haviland, lequel est encore le producteur du spectacle. Il y a vite dispute entre Sally et Paul mais on réussit finalement à leur faire comprendre le bon sens.

Paul atteint rapidement la renommée comme compositeur et Sally, qui commence à le trouver de son goût, l'aide considérablement en améliorant, par sa voix, sa beauté et son expérience musicale, les charmantes compositions du jeune homme. Paul fait toutefois la rencontre de la Comtesse Rossini (Mona Maris) et il oublie momentanément Sally. Celle-ci, lorsqu'elle apprend que Paul va partir en voyage à Cuba avec la Comtesse, fait une colère terrible déchirant tous ses habits. Paul veut lui remettre le change et commence à déchirer ses superbes toilettes mais il est pris sur le fait et emprisonné. Sally finit par le secourir en le faisant sortir de prison à la condition cependant qu'il termine la partition musicale de son nouveau spectacle.

Mais la Comtesse, par une ruse, ramène Paul à elle et cette fois, Sally croit vraiment que le compositeur lui a été infidèle. Elle part en tournée avec sa revue et Paul, malheureux, commence à perdre de son talent et de son succès. Alors que Sally chante à San Francisco, Wiley (Phil Silvers), un pianiste, lui apporte une nouvelle mélodie intitulée "My Gal Sal". La vedette raffole de la chanson laquelle devient vite son succès préféré. Mais elle ne sait pas le véritable nom de l'auteur, lequel l'a écrite pour elle au fond.

Un soir, la représentation terminée, un soir que "My Gal Sal" a été acclamée plus que jamais, Sally entre dans sa loge pour apercevoir Paul qui, plus tranquille et conquis, l'attend patiemment. Ils oublient vite leurs petits différends et reprennent pour toujours leur vie amoureuse.



"JUKE GIRL"

Ann Sheridan et Ronald Reagan, les héros de la production "King's Row", un film merveilleux dans lequel ils firent sensation, ont été réunis par leurs studios pour paraître en vedette dans la production "Juke Girl" mise en scène par Curtis Bernhardt d'après un scénario d'A. I. Bezzerides adapté par Kenneth Gamet et basé sur une histoire de Theodore Pratt. Le rôle-titre est évidemment rempli par Ann Sheridan, laquelle nous revient dans un rôle dans lequel elle excelle. Voici le scénario de "Juke Girl":

Danny (Richard Whorf) et Steve (Ronald Reagan) descendent d'un train-freight à Cat Tail, Floride. Ils font la rencontre de deux charmantes jeunes filles Lola (Ann Sheridan) et "Murph" (Fay Emerson) qui sont des danseuses de petites salles "Juke" et qui sont à la recherche de travail. Tous quatre se distraient à parler de leurs chances d'obtenir de l'emploi à Cat Tail, les garçons comme fermiers et les jeunes filles comme danseuses dans ces petits restaurants qui ne peuvent se payer d'orchestre mais qui font danser leurs clients aux sons d'un "juke box", sorte de gros gramophone mécanique. Lola et sa compagne ne tardent pas à obtenir des positions chez Muckeye. C'est un endroit fréquenté par de durs gaillards et l'atmosphère n'a absolument rien de distingué mais les jeunes filles, anxieuses de travailler pour gagner leur vie, s'y soumettent bon gré mal gré. Pendant que Steve cherche un emploi, son ami Danny perd son temps à danser avec Lola. Bientôt, Steve réalise qu'un homme, Henry Madden (Gene Lockhart) domine à Cat Tail, contrôlant toutes les moissons des cultivateurs grâce à sa fabrique de boîtes de fer blanc. Il achète les fruits et légumes à ses prix. Un seul cultivateur, Nick Garcos (George Tobias) s'oppose aux conditions de Madden et Steve l'appuie, d'autant plus qu'il travaille maintenant pour celui-ci. Un soir, Nick et Steve partent vers une autre ville avec une charge de tomates. Furieux, Madden ordonne à ses hommes, dont Danny fait maintenant partie, de détruire la charge de légumes. Une dure bataille est livrée mais Nick et Steve doivent vite s'avouer vaincus devant le nombre. Loin d'être découragé, le jeune Steve va voir Madden et ses hommes chez Muckeye's et leur dit que la lutte ne fait que commencer. Danny, par contre, continue de faire la cour à Lola mais celle-ci est évidemment éprise de Steve et elle ne perd pas de temps à mettre Danny à sa place. Lorsque celui-ci insiste, Lola lui rappelle qu'il fait partie d'une bande de brigands et que tout ce qu'il mérite est une bonne giffle, qu'elle ne tarde pas à lui administrer. Nick n'est pas plus découragé que Steve et il prépare une nouvelle charge de tomates dans son camion mais encore une fois les hommes de Madden font des leurs pour détruire le travail du courageux fermir. Steve et Nick, devenus partenaires, demandent l'aide de quelques fermiers honnêtes et ensemble ils reprennent la lutte, réussissant à délivrer par camion une cargaison de tomates à Atlanta. Mais Madden tente encore d'empêcher leur vente à Atlanta, sans succès heureusement. Nick vend sa cargaison en faisant un bon profit et tous trois, Lola les ayant accompagnés, reprennent heureux le chemin du retour. Mais soudainement, Lola décide d'abandonner Steve et Nick. "Je retourne à Atlanta", déclare-t-elle, "Il me faut voyager et je ne puis rester longtemps au même endroit". Le coeur brisé, Steve ne peut faire autre chose que la laisser partir. Lola s'en va de son côté en se disant qu'il est mieux pour celui qu'elle aime de le laisser seul se faire un avenir bien mérité . De retour à Cat Tail, Nick célèbre son triomphe chez Muckeye's et Steve doit le conduire à son lit. Mais bon gars, Nick se relève pour retourner chez Muckeye's et faire la paix avec Madden. La discussion se termine par une bataille au cours de laquelle Madden tue Nick pour ensuite jeter son corps à la rivière.

Madden s'empresse de faire croire que Steve a tué son partenaire et sans défense ou témoin, le jeune homme est arrêté. Entre temps, à Atlanta, Lola se rend au bureau de postes pour chercher la lettre que Steve avait promis de lui envoyer, document qui contient $4,000. Des détectives postés là pour la surveiller ne manquent pas de l'arrêter comme complice de Steve. Elle est reconduite à Cat Tail et emprisonnée à son tour en attendant le procès. Mais Madden craint les témoignages et donne à ses hommes l'ordre de tenter un raid sur la prison et de tuer Steve et Lola . C'est à ce moment que Danny revient à ses amis. Réalisant que Madden est coupable de tout, il lui arrache une confession dans son bureau et s'empresse d'aller libérer Steve et Lola avec le document. Le lendemain, les jeunes amoureux tentent de remercier Danny en lui offrant de rester avec eux sur la ferme de Nick qui appartient maintenant à Steve. Mais Danny refuse, préférant reprendre la route et son petit bonheur. "Il ne peut rester en place", avoue Steve en le regardant s'en aller . "Mais moi je le peux" ajoute Lola en se jetant dans ses bras.

Ce scénario présente des scènes d'action qui font de "Juke Girl" un film sans cesse intéressant. Puis il y a le couple Ann Sheridan-Ronald Reagan qui semble appelé à nous revenir souvent. L'excellente distribution de "Juke Girl" comprend encore Richard Whorlf, la sensation de "Blues in the Night", le populaire George Tobias, Alan Hale, Gene Lockhart, Betty Brewer, Howard da Silva, Donald MacBride, William Robertson, Faye Emerson, Willie Best, Spencer Charters, Fuzzy Knight, William B. Davidson, Frank Wilcox et William Haade.

RADIO

UN MESSAGE DE S. E. LE CARDINAL A M. AUGUSTIN FRIGON

A propos de l'émission par Radio-Canada d'un sketch de Félix Leclerc, "Ce Vendredi-là".

Dans une lettre à M. Augustin Frigon, directeur général adjoint de Radio-Canada, M. l'abbé Paul Nicole, secrétaire du cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, dit la grande édification de Son Eminence à une audition récente sous le titre "Ce Vendredi-là".

Son Eminence signale que c'est "un bel essor d'art religieux chez nous, un splendide apostolat". Cette lettre de M. l'abbé Nicole est un témoignage auquel ne peuvent résister d'apporter une reconnaissance émue, l'auteur, le directeur artistique, les interprètes de cette émission de "Je me Souviens". En voici le texte.

ARCHEVEQUE DE QUEBEC
LA CHANCELLERIE

Québec, le 9 avril, 1942.

Monsieur le Directeur général-adjoint,

Un bref loisir a permis à Son Eminence le Cardinal d'entendre vendredi dernier, le 3 avril courant, le sketch de Monsieur Leclerc: "Ce vendredi-là."

Puisqu'on vous adresse maintes fois, sans doute, des doléances à propos des programmes de la radio, Son Eminence croit devoir saisir l'occasion de faire connaître la grande édification que Lui a procurée l'audition susdite du Vendredi Saint. Style fruste, réflexion savoureuse, échos profonds d'âmes simples, c'est du Péguy, c'est du chrétien. Bel essor d'art religieux de chez nous, splendide apostolat.

Son Eminence regrette de ne pouvoir écrire Elle-même par suite de son accident de Pâques, mais veut vous exprimer tous Ses compliments, pour une fois, et saisit l'occasion de vous redire Sa haute considération.

Le secrétaire,

(signé) Paul NICOLE, ptre.

Monsieur Augustin Frigon,
RADIO-CANADA,
Montréal.

NOUVELLE CARTE DES OPERATIONS DE GUERRE

Le Magazine du Cinéma n'a pas l'habitude pas plus que les autres revues et magazines de faire de la réclame sans qu'elle n'offre de garantie intéressante. Mais la carte géographique des opérations de guerre que vient de publier Radio-Canada et que nous avons sous nos yeux mérite bien qu'on signale cette initiative de ses directeurs.

On peut se la procurer — et nous sommes heureux de l'annoncer à nos lecteurs parce qu'il ne s'agit pas ici de réclame commerciale — en s'adressant à station postale H, casier 32, à Montréal.

Lorsqu'il parle à la radio, le Président Roosevelt attire 69.5 pour cent des radiophiles.

LES EMISSIONS DU REVEIL RURAL ONT DES AUDITEURS! . . .

A la ville comme à la campagne. — Plus de 2,000 lettres en un mois.

Les émissions du Réveil Rural prennent place parmi celles les plus écoutées de Radio-Canada. En un seul mois, la direction de cette tribune a reçu 2,200 témoignages et demandes de renseignements. Fait intéressant à signaler, les auditeurs urbains suivent le Réveil Rural presque autant que les auditeurs ruraux.

Commentant le succès du "National Farm and Home Hour", M. John N. Norton, jr, de la National Broadcasting Company, écrit ceci: "Results — Radio measures them by mail pull. Here is an example: Two talks on census taking and an offer of printed information pulled 26,000 requests. In the fiscal year 1938-1939, 124,000 letters were received". Or, si l'on tient compte de la différence entre la population des Etats-Unis et la population française du Canada, Radio-Canada a reçu en ce mois de novembre environ neuf fois plus de témoignages et de demandes de renseignements que la moyenne mensuelle du "Farm and Home Hour" pour l'année 1938-39.

"Il va sans dire qu'un tel succès n'arrive pas comme un éclair dans un ciel serein", a déclaré M. Armand Bérubé, directeur du Réveil Rural; "son secret cependant n'en est pas un. On sait que la radiophonie rurale, née aux Etats-Unis en 1922, est actuellement vieille de près de vingt ans et qu'à peu près tout dans ce domaine a été essayé ailleurs. Nous avons donc cru sage d'étudier, au préalable, l'expérience des autres dans ce domaine, tant en Europe qu'en Amérique, pour éviter de commettre les erreurs courantes ou de "redécouvrir l'Amérique" à grands frais. Puis, après avoir étudié avec le plus grand soin, la psychologie de l'auditeur et ses réactions, nous lui avons offert une émission adaptée à ses besoins et à ses goûts."

Au Réveil Rural, on parle de tout: conseils agricoles, reportage sur l'artisanat, travaux de la ferme (légumes, fruits, laiterie, etc.), hygiène, prix du marché, etc.

LE TRIO LYRIQUE que l'on entend chaque semaine à Radio-Canada se compose, comme on le sait, d'Anna Malenfant, de Lionel Daunais et de Jules Jacob. Le trio a débuté à Radio-Canada, du temps de la Commission, sous la direction de M. Arthur Dupont, alors directeur du réseau de l'Est du Canada. L'accompagnateur est Allan McIver. Cette caricature est de LaPalme.

RADIO

LE CHOIX DES ANNONCEURS

Comment on procédera à Radio-Canada. — Beaucoup d'appelés; peu d'élus.

Une boutade du service publicitaire de la N.B.C. aura du bon. Elle mesure l'importance du rôle que joue l'annonceur de la radio. "Aux premiers jours de cette industrie", écrit le communiqué, "on considérait comme une finesse la réplique de celui qui voulait faire taire un trop bruyant discoureur, "Tes enfants deviendront annonceurs de radio!" Aujourd'hui, on pense différemment et l'on a tous les égards pour l'annonceur non seulement parce qu'il joue un rôle de premier plan, qu'il doit faire preuve de connaissances générales mais aussi parce que le poste qu'il occupe est fort désirable. On s'en rend compte chaque jour à Radio-Canada par le grand nombre de postulants qui s'y présentent.

Il arrive malheureusement que la très grande majorité des aspirants pèche par défaut de diction, par manque de connaissance des deux langues et par manque d'une culture essentielle. La plupart abdiquent quand ils se rendent compte du rôle que l'annonceur est appelé à jouer. Quelques-uns acceptent les conseils du jury; ils se mettent à l'étude et reviendront se présenter.

Monsieur Roger Baulu qui est le chef des annonceurs aux studios de Radio-Canada à Montréal, a la tâche et la responsabilité de recevoir les candidats. Il fait partie du jury d'examen. Ce jury siège une fois par mois; il passe en audition entre trente et quarante jeunes gens. Comme il nous le faisait remarquer, il y a chez ces candidats plus d'enthousiasme que de préparation, plus d'illusions que de connaissances. Il ajoutait que le nombre des candidats diminuerait forcément les mois prochains en vertu des mesures législatives prises en raison de la guerre au sujet des engagements d'individus âgés de 17 à 45 ans, mesures qui atteignent tous les emplois.

L'équipe des annonceurs de Radio-Canada se compose de jeunes gens qui ont fait leur marque dans diverses sphères radiophoniques et souvent à la scène. Ce sont: Mademoiselle Marcelle Barthe, Messieurs Miville Couture, René Lecavalier, Georges Lambin, François Bertrand, Jacques Côté et Marcel Paré.

UN RECORD CHEZ LES DRAMATURGES!

Jovette Bernier a écrit plus de 2,500 saynètes! — Les concerts au Chalet du Mont-Royal.

Jovette Bernier, poétesse et romancière, poursuit à la radio une carrière unique en son genre. Il est peu d'auteurs d'une pareille verve et d'une pareille originalité. A l'exception de deux ou trois fois, elle n'a jamais répété au micro de Radio-Canada les saynètes et les tableaux, scènes de la vie courante, pleines d'observations piquantes. C'est dire qu'elle est toute à sa vocation d'écrivain de la radio, que toute son activité converge vers un genre littéraire, que dans tous les milieux on a su apprécier depuis longtemps.

Dans l'espace de quatre ans, elle a écrit plus de 2,500 saynètes! Ce qui est un véritable record. En plus de son roman, La Chair Décevante, et les vers qu'elle a publiés, voilà vraiment une oeuvre digne d'intérêt.

Jovette Bernier commencera vers la mi-juin une nouvelle série d'émissions sous le titre: "Comme tout le Monde". Le comédien Gaston Dauriac sera à ses côtés. En plus du sketch, il y aura concert.

Mlle MADELEINE CHARLEBOIS, speakerine de Radio-Canada, à Ottawa. Mlle Charlebois est très avantageusement connue comme artiste dramatique du petit théâtre dans la capitale.

CE QUE FONT LES POSTES POUR AVOIR DE LA MUSIQUE TOUJOURS SOUS LA MAIN

Le rôle et l'importance de la bibliothèque musicale de Radio-Canada.

Un communiqué de la N.B.C. dit que si la terminologie qui se rattache à la musique utilise le plus souvent des qualificatifs ou des termes de métier qui résument tous les autres comme par exemple "la beauté d'une oeuvre" ou "la technique d'un pianiste" mais que pour le conservateur de la bibliothèque de cette grande institution, le terme usité est en quelque sorte d'un bas prosaïsme. C'est ainsi que celui-ci en parlant de sa bibliothèque, vous répondra qu'elle renferme "des tonnes d'ouvrages".

Par souci d'exactitude, il ajoutera que ce trésor atteint les cent tonnes. Il veut dire par là que sa bibliothèque est la plus considérable qui existe dans le genre, aux Etats-Unis et partout ailleurs. Il y a bien d'autres bibliothèques musicales mais dans bien des cas, il faut les considérer comme des mausolées. La bibliothèque de la N.B.C. est ouverte dix-huit heures par jour et cela, sans congé . C'est dire qu'elle est fréquentée par les directeurs des diverses émissions, par les compositeurs, par les arrangeurs et les artistes en général.

La bibliothèque musicale de Radio-Canada est certes plus modeste s'il lui arrive de se comparer à celle par exemple de la N.B.C. mais elle ne constitue pas moins un document d'une valeur inestimable. Elle renferme pas moins de 10,000 partitions de tous genres. Pour les musiciens, chefs d'orchestre et compositeurs, exécutants et arrangeurs, on sait ce que cela veut dire. Tout cela est catalogué, classifié, disposé dans un ordre qui facilite les recherches, permet de répondre sans atermoiements aux demandes, rend d'inappréciables services.

Ajoutons que cette bibliothèque s'enrichit, chaque jour, d'oeuvres pour l'orchestre symphonique, la scène lyrique et le récital tant et si bien qu'elle deviendra dans quelques années l'une des plus importantes et les plus intéressantes d'Amérique.

LA SURVEILLANCE DE VOS RECEPTEURS

Pour en assurer le bon fonctionnement.

Le régisseur des approvisionnements, M. Alan H. Williamson, dans un communiqué à la presse, prie les radiophiles de prendre grand soin de leurs récepteurs et leur donne à ce sujet de très sages conseils.

Ses recommandations rappellent celles que faisait avant la guerre l'un des directeurs de Radio-Canada, au cours d'une conférence. Il disait que si des auditeurs se plaignaient de la transmission des émissions sous prétexte que les émetteurs fonctionnaient mal, ils n'avaient qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Trop souvent, ils négligent de faire examiner leur récepteur par des radiotechniciens. Parfois aussi les appareils datent des premiers jours de la radio. On conçoit que dans ces conditions, la réception ne peut pas toujours être bonne.

Les conseils de M. Williamson peuvent se résumer à ceci:

I—Coupez le courant électrique lorsque vous ne vous servez pas de votre récepteur.

II—Placez votre récepteur à un pouce au moins du mur.

III—Examinez la fiche de prise de contact du récepteur ainsi que les divers fils de contact de tous les appareils électriques.

IV—Examinez aussi les ampoules électriques au cas où elles seraient mal vissées.

V—Voyez à ce que l'antenne ne touche pas d'arbre, de fils ou d'autres objets.

VI—La prise de terre, si elle est mal faite, peut causer aussi des ennuis. On utilisera si l'on veut, un tuyau d'eau mais pas une conduite de gaz.

VII—Enlevez le mieux que vous pouvez la poussière de votre appareil.

M. Williamson conclut ainsi:

"S'il vous faut avoir recours à un expert en réparation de récepteurs, assurez-vous qu'il connaît son ouvrage. Un expert honnête ne remplacera pas des pièces en bon état. Habituellement les réparations peuvent se faire à la maison et elles doivent, autant que possible, se faire à la maison afin d'éviter des dépenses et l'emploi inutile de matériaux. Si le réparateur veut transporter votre appareil à son atelier, demandez-lui quelles sont les réparations qu'il a l'intention de faire et insistez pour qu'il vous remette les vieilles pièces. En sachant qu'il devra retourner ces pièces, il sera moins porté à remplacer des pièces inutilement."

La Radio en Abitibi

Au mois de mars 1940 Val d'Or recevait d'illustres visiteurs, M. W. R. Cromwell, ancien ministre américain près le Canada et son épouse, Doris Duke, la femme la plus riche du monde. A leur descente d'avion, sur le lac Siscoe, à trois milles de Val d'Or, le poste CKVD leur souhaitait la bienvenue dans une brève interview. C'est au cours de cette journée que le ministre prononçait le discours qui devait résulter dans son rappel à Washington. De gauche à droite, MM. Cromwell, Lucien Godin, annonceur à CKVD, et Don Insley, maintenant annonceur à Peterborough, Ont.

Eh bien oui, il y a des postes radiophoniques là-bas. Ce n'est pas seulement une région désertique que la colonisation arrache lentement et péniblement à la forêt.

Pays de l'or aussi.

Les travailleurs du sol et du sous-sol taillent, depuis un quart de siècle, un nouveau domaine à la province de Québec.

C'est en outre un coin du pays aussi inconnu que l'était la Gaspésie il y a quelques années.

Le nord-ouest québecois compte en Abitibi et au Témiscamingue deux postes émetteurs, l'un à Rouyn, l'autre à Val d'Or, fondés, le premier il y a près de quatre années, le deuxième voilà deux années et demie.

Dans quelques semaines cette région sera dotée d'un réseau, le seul à exister au Canada sauf bien entendu celui de la Société Radio-Canada.

Il est devenu nécessaire par suite des conditions ethnographiques et géographiques de créer ce réseau afin de donner satisfaction à la population canadienne-française.

Les quelques villes importantes que l'on trouve dans ces deux comtés sont très éloignées l'une de l'autre.

Le réseau comptera au début trois postes émetteurs, les deux précités et un nouveau qui sera établi à Amos, la ville épiscopale.

Rouyn est éloigné de 70 milles de Val d'Or et Amos de 45 milles de cette dernière ville. Rouyn est le plus au nord. Rouyn est déjà relié à Radio-Canada mais au réseau anglais de Toronto. Quelques rares programmes proviennent du réseau français de Montréal.

Cette situation a donné lieu à une critique soutenue de la part des journaux et de la population; celle-ci étant composée dans la proportion de 80 pour cent de personnes de langue française.

Même situation ou presque à Val d'Or sauf que le poste — CKVD — n'est relié à aucun réseau.

Afin de donner satisfaction aux radiophiles Radio-Canada et la compagnie ontarienne (Northern Broadcasting) propriétaires de ces deux postes québécois se sont entendus sur la formule d'un réseau radiophonique dans le nord-ouest de la province.

Rouyn (CKRN), Val d'Or (CKVD) et Amos (CHAD) formeront donc dans quelques semaines un petit réseau indépendant relié à Montréal. Ces trois postes atteindront pratiquement tous les radiophiles de l'Abitibi et du Témiscaminque.

Un quatrième poste sera peut-être établi à Ville-Marie afin d'étendre les ondes intégralement.

Les deux postes émetteurs de Rouyn et Val d'Or comptent chacun deux annonceurs canadiens français: à Val d'Or, Lucien Godin, ancien journaliste à la "Patrie"; et Maurice Marcoux; à Rouyn, Jacques Thivierge et Bruno Cyr.

La population des comtés Abitibi et Témiscamingue est d'environ 200,000 dont 25,000 vivent dans les villes minières, Rouyn constituant avec la mine Noranda, la ville la plus populeuse et la plus prospère. Rouyn-Noranda ont une population de 14,000 âmes, Val d'Or, 4,000. Amos avec une population de 3,500 est une ville située dans un centre essentiellement agricole.

Une route ouverte il y a deux ans relie maintenant directement le reste de la province avec le nord-ouest québécois. Ce qui évite à l'automobiliste de faire un "petit" détour par l'Ontario.

Espérons. Entretemps, nous cultiverons notre hospitalité pour vous bien recevoir dans notre pays neuf. Et quand vous vous engagerez sur cette longue route en pleine forêt des voix radiophoniques vous salueront à chaque tour de roue de votre automobile.

LA PAGE AUX RECETTES

BISCUITS AU FROMAGE

2 tasses de farine.
1 tasse de fromage râpé.
½ tasse d'eau froide.
½ c. à thé de sel fin.
½ tasse de graisse.

Mélangez la graisse dans la farine tamisée avec le sel, et ajoutez-y graduellement l'eau très froide, puis travaillez ce mélange avec une spatule. Employez le moins d'eau possible. Lorsque le tout est bien travaillé, étendez la pâte en feuilles de l'épaisseur de ⅛ de pouce. Salez le fromage et saupoudrez une feuille de pâte avec la moitié du fromage; repliez sur elle-même; étendez une autre feuille et saupoudrez sur le reste du fromage. Placez les deux feuilles l'une sur l'autre. Taillez avec un couteau des bandes de ¼ de pouce de largeur et de 4 à 5 pouces de longueur. Faites cuire 8 à 10 minutes au four modéré jusqu'à ce que vous ayez obtenu la couleur de fromage.

CREME AU RIZ

¼ de tasse de riz.
2 tasses de lait.
3 oeufs.
⅓ de tasse de sucre.
1 c. à thé de vanille.
1 pincée de sel.

Faites cuire le riz pendant 25 minutes. Faites chauffer le lait au bain-marie, ajoutez-y le riz, et faites bien cuire. Battez les jaunes d'oeufs avec le sucre et le sel, ajoutez-les au mélange et battez de nouveau jusqu'à épaississement. Terminez en couvrant avec les blancs d'oeufs battus en neige très ferme. Servez très chaud.

BISCUITS AUX EPICES

3 tasses de farine.
1 c. à thé de soda à pâte.
½ c. à thé de cannelle.
½ c. à thé de muscade.
1 tasse de raisins de Corinthe.
2 oeufs.
½ tasse de noix hachées.
1 c. à thé d'essence d'orange.
½ tasse de beurre.
1½ tasse de cassonade.
2 c. à table de lait.

Convertissez en crème le beurre, ajoutez-y le sucre graduellement, et battez bien. Mélangez ensuite le lait et les oeufs bien battus. Tamisez la farine 2 fois additionnée du soda à pâte, de la cannelle, et de la muscade. Mélangez bien le tout, puis ajoutez les fruits et les noix. Battez le tout avec soin. Placez avec une cuiller à thé, donnant la forme d'un macaron aplati, dans une casserole beurrée, et faites cuire 10 à 15 minutes au four modéré.

GALETTES BOURGEOISES A LA MELASSE

½ tasse de melasse.
Epices au goût.
½ tasse de sucre.
½ c. à thé de soda à pâte.
½ tasse de lait.
Farine et poudre à pâte.

Délayez le soda à pâte dans le lait et mélangez le tout. Tamisez une quantité suffisante de farine additionnée d'une cuillerée à thé de poudre à pâte pour chaque tasse de farine. Découpez, et placez dans une casserole beurrée, et faites cuire à four vif pendant 10 minutes.

TIMBALES DE POISSON

2 tasses de poisson cuit.
2 tasses de chapelure.
Assaisonnements.
1 oeuf battu.
1 tasse de jus de tomates.
Macaroni cuit.

Mélangez le poisson cuit avec la chapelure, les assaisonnements et l'oeuf battu. Faites cuire les bâtons de macaroni à leur longueur, dans l'eau bouillante salée, puis passez-les à l'eau froide. Beurrez les moules à timbales, placez-y les bâtons de macaroni en les contournant à l'intérieur du moule de bas en haut, de façon à recouvrir complètement le parol. Placez le mélange de poisson et de chapelure dans ces moules tapissés de macaroni. Recouvrez les moules et faites cuire au bain-marie pendant 20 à 25 minutes. Démoulez sur un plat chaud, et recouvrez de sauce aux tomates. Voici un plat délicieux.

POUDING AUX ORANGES

4 oranges.
1 tasse de sucre.
2 oeufs.
2½ tasses de lait.
2 c. à thé de fécule de maïs.

Tranchez les oranges et enlevez les pépins. Versez dessus ces oranges ¾ de tasse du sucre. Faites une cossetarde composée du lait, de la fécule de maïs, des deux jaunes d'oeufs et du reste du sucre. Versez ce mélange sur les oranges, puis après avoir monté en une neige très ferme les blancs d'oeufs, déposez-les sur le tout et faites brunir au four, puis servez froid.

OEUFS DURS FARCIS DE SARDINES

Faites cuire des oeufs durs, enlevez la coquille et coupez-les en deux. Enlevez soigneusement le jaune en prenant bien soin de ne pas briser le blanc. Mêlez aux jaunes une once de beurre, une boîte de sardines, une cuillerée à table d'huile d'olive, un peu de poivre de Cayenne et du vinaigre au goût. Battez ce mélange jusqu'à consistance d'une pâte crémeuse dont vous remplirez les blancs d'oeufs. On sert ceux-ci sur des feuilles de laitue, par moitiés, ou encore on rattache les moitiés au moyen d'un cure-dent. Garnissez de petites touffes de persil.

GATEAU EPONGE AU CITRON

2 c. à table de beurre.
4 c. à table de farine.
1 jus de citron.
1½ tasse de citron.
1 tasse de sucre.
⅛ de c. à thé de sel.
3 jaunes d'oeufs.
3 blancs d'oeufs bien battus.

Combinez le sucre avec la farine, ajoutez les jaunes d'oeufs, lesquels auront été légèrement battus. Ajoutez le lait, le sel et le beurre fondu, puis brassez jusqu'à ce que ce soit bien lisse. Jetez alors ce mélange dans les blancs d'oeufs battus en neige très ferme et ajoutez le jus de citron. Mettez ce mélange dans des moules individuels contenant à peu près la valeur d'une demi-tasse, et mettez ces moules dans une casserole d'eau chaude . Faites cuire à four modéré (350. d. F.) jusqu'à consistance ferme, puis servez avec crème . C'est un dessert délicieux.

PLAT DE VIANDE AVEC LEGUMES

4 c. à table de farine.
2½ tasses d'eau ou de bouillon.
Quelques grains de poivre.
3 tasses de restes de viande cuite, coupée en cubes.
1½ tasse de petits oignons, cuits.
4 c. à table de gras, ou beurre.
1 c. à thé de sel.
1 c. à thé de sauce Worcestershire.
2 tasses de carottes cuites, tranchées.
Une riche pâte à biscuit à la poudre à pâte.

Faites fondre le gras ou le beurre dans une casserole, dessus un feu bas; jetez ensuite la farine de manière à faire une pâte bien lisse. Faites cuire jusqu'à ce que le mélange commence à bouillonner; ajoutez alors le sel et le poivre, puis l'eau ou le bouillon, et brassez constamment jusqu'à ce que le mélange soit lisse et épais. Ajoutez en ce moment la viande cuite coupée en cubes et les légumes, et faites cuire quelques minutes. Mettez ensuite dans une casserole profonde, ou dans un plat de verre allant au feu, profond.

Roulez votre pâte à biscuit à peu près ⅛ de pouce d'épaisseur et coupez-la avec un petit couteau à beigne. Disposez ces morceaux de pâte sur le dessus de votre plat, puis faites cuire à four chaud, (450 d. F.) pendant 20 à 25 minutes, ou jusqu'à ce que les biscuits soient joliment dorés.

Note—Le mélange de viande doit être chaud lorsque vous ajoutez votre pâte. Le mélange de viande peut être préparé la veille et déposé dans le réfrigérateur jusqu'au moment de vous en servir. Quand ce moment sera venu, faites-le chauffer, puis mettez-le dans la casserole, ajoutez la pâte, et faites cuire tel qu'indiqué. Servez immédiatement. Ce plat suffit pour six personnes.

PATE AU BOEUF ET AUX FEVES DE LIMA

2 lbs. de boeuf haché coupé en cubes.
1 tasse de fèves de Lima, séchées.
1½ chopine d'eau.
2 c. à table de saindoux.
2 c. à thé de sel.

Faites tremper les fèves toute une nuit. Saucez les cubes de boeuf dans la farine, et faites brunir dans le saindoux, dans une casserole épaisse. Faites égoutter les fèves, et ajoutez-les à la viande, ajoutant de l'eau pour couvrir, puis le sel. Couvrez votre casserole, et faites cuire à feu bas pendant deux à deux heures et demie. Enlevez alors de cette casserole, pour déposer dans une autre moins épaisse, et recouvrez avec une pâte de biscuits au fromage. Faites cuire au four chaud, (450. d. F.) pendant 15 à 20 minutes, jusqu'à ce que les biscuits soient bien brunis.

Cette recette suffit pour six personnes.

BANANES CUITES

6 bananes.
1 c. à soupe de beurre.
½ tasse d'eau.
¼ de tasse de sucre.
2 c. à soupe de jus de citron.

Enlevez les pelures des bananes, coupez par moitiés sur le long, placez dans un moule peu profond. Faites un sirop avec le sucre et l'eau puis ajoutez le jus de citron et le beurre. Versez la moitié du sirop sur les bananes. Faites cuire dans un four lent, pendant 20 minutes en arrosant avec le reste du sirop.

REVUE DES NOUVEAUX FILMS

"Syncopation"

avec Adolphe Menjou, Jackie Cooper et Bonita Granville.
RKO Radio **Durée: 88 min.**

FILM DE JAZZ.

Le metteur en scène William Dieterle tient évidemment à démontrer son sens du réalisme et son respect des faits car pour débuter ce film de jazz il va jusqu'en Afrique pour nous démontrer que le jazz fut bel et bien découvert dans ce pays. C'est pousser le réalisme un peu loin mais Dieterle n'a peut-être pas pensé à cela. A tout événement, nous voyons des esclaves nègres qui sont embarqués dans un navire pour être transportés en Amérique. Le thème du film "Syncopation" est la vicissitude dont souffrent ceux qui ont opté pour la carrière musicale. En même temps, Dieterle et ses scénaristes Philip Yordan et Frank Cavett veulent nous montrer que par contre ceux qui atteignent les succès dans ce monde ne sont jamais oubliés. Toutes ces idées sont excellentes mais ingrates à développer devant la camera et d'ailleurs, Dieterle prend un temps interminable à le faire, ce qui fait que "Syncopation" compte des lenteurs regrettables.

Adolphe Menjou, personnifiant un gentilhomme de la Nouvelle Orléans, fait un discours dramatique, au début, lequel sert évidemment de prologue à l'épopée de Dieterle. Nous partons donc dans ce voyage musical avec Nouvelle Orléans comme capitale. Il y a une réunion dans une église nègre et le choeur Hall Johnson se fait entendre dans deux chansons très bien rendues. Ici, on nous présente un petit nègre qui a du talent. Lorsque Menjou et sa petite fille Peggy McIntyre partent pour Chicago, leur servante nègre, maman du petit gars que nous connaissons, laisse celui-ci derrière elle pour qu'il puisse se perfectionner sous la direction d'un chef de fanfare. L'histoire saute ensuite à 1916. La fille de Menjou a grandi, et son rôle est maintenant tenue par Bonita Granville, et elle fait la rencontre de Jackie Cooper un jeune homme dirigeant un petit orchestre de jazz. Elle l'épouse éventuellement mais ils doivent se séparer lorsqu'il sacrifie son orchestre pour accepter une bonne position avec un orchestre plus important. Todd Duncan, le petit gars nègre qui a lui aussi grandi, obtient entre temps du succès et figure à l'occasion dans le scénario. Son personnage est intéressant toutefois et il est regrettable que Dieterle ne lui ait pas accordé plus d'importance.

Plusieurs événements et complications continuent le scénario et finalement, grâce à la confiance, à l'inspiration de sa jeune épouse, Cooper triomphe à New York et il y a une grande scène finale nous le montrant le soir d'ouverture dans la grande ville. C'est au cours de cette scène que Connie Boswell chante une mélodie charmante intitulée "Falling Star". Il y a aussi un numéro sensationnel nous montrant un orchestre "All America" dont font partie les chefs d'orchestres de jazz les plus connus. Les jeunes ne manqueront pas d'apprécier cette occasion de voir leurs favoris.

Bref, "Syncopation" est une histoire de musiciens qui doivent lutter et combattre pour arriver et parvenir au succès. Le thème est bon mais Dieterle et ses scénaristes l'ont compliqué énormément avec des détails pas du tout nécessaires. Bonita Granville est la meilleure interprète. Jackie Cooper est intéressant de même que Menjou.

DIRECTION: ordinaire.

PHOTOGRAPHIE: excellente.

Distribution: Adolphe Menjou, Jackie Cooper, Bonita Granville, George Bancroft, Ted North, Connie Boswell, Todd Duncan, Frank Jenks, Jessie Grayson, Mona Barrie, Lindy Wade, Peggy McIntyre, choeur Hall Johnson et orchestre All America.

"My Favorite Spy"

avec Kay Kyser, Ellen Drew et Jane Wyman.
RKO Radio **Durée: 86 min.**

COMEDIE D'ESPIONNAGE.

L'idée de voir Kay Kyser dans le rôle d'un officier de contre-espionnage ne manquera pas d'attirer beaucoup de ses admirateurs aux théâtres montrant cette production du chef d'orchestre devenu, à ce que l'on dit, un second Harold Lloyd. "My Favorite Spy", d'ailleurs, fut réalisé par Lloyd lequel, le premier, a vu la possibilité de transformer Kyser en comédien d'importance et lequel a voulu le présenter dans des scénarios du genre de ceux qui le rendirent célèbre lui-même au temps du muet et aux débuts du cinéma parlant. Le fait est que Kyser est amusant dans ses aventures de contre-espionnage mais "My Favorite Spy" aurait obtenu beaucoup plus de succès si le directeur Tay Garnett avait donné plus de mouvement à son action et si les scénaristes Sid Herzig et William Bowers s'en étaient tenus à développer habilement leur idée première.

Mais malgré ses quelques défauts, le film contient assez de bons éléments pour satisfaire. Il y a d'abord Kyser, son orchestre et les artistes de sa troupe, Ish Kabibble, Harry Babbitt, Sully Mason, Trudy Irwin et Dorothy Dunn. Ce qui revient à dire qu'il n'y a aucun doute que les jeunes se rendront nombreux voir cette nouvelle production de Kay Kyser. Et puis, celui-ci profite très évidemment de l'influence de Harold Lloyd dans son jeu. Et si l'on se souvient du mouvement des films de Lloyd on est surpris de la lenteur comparative de "My Favorite Spy". Voici le scénario du film:

Kyser est remercié par l'armée lorsque l'on s'aperçoit qu'il fut accepté comme soldat par erreur. Mais il promet d'aider les autorités militaires à capturer une bande d'espions dont les quartiers généraux sont situés à l'hôtel où travaille son orchestre. Parce qu'il a juré de garder le secret de sa mission il ne peut expliquer à sa femme ses nombreuses et mystérieuses aventures. Mais il réussit à arrêter les espions avant que son mariage soit gâché entièrement. Kyser, toutefois, doit se soumettre à plus d'une expérience avant de pouvoir maîtriser et les espions et son épouse.

Kyser est excellent dans le premier rôle de même que la jolie Ellen Drew dans le rôle de son épouse et Jane Wyman dans celui d'un agent du gouvernement américain. Le scénario de Herzig-Bowers est basé sur une histoire de M. Coates Webster tandis que la partition musicale est de James Van Heusen et Johnny Burke.

DIRECTION: ordinaire.

PHOTOGRAPHIE: bonne.

Distribution: Kay Kyser, Ellen Drew, Jane Wyman, Robert Armstrong, Helen Westley, William Demarest, Una O'Connor, Lionel Royce, Moroni Olsen, George Cleveland, Vaughn Glaser, Hobart Cavanaugh, Chester Clute, Teddy Hart, Harry Babbitt, Ish Kabibble, Sully Mason, Trudy Irwin et Dorothy Dunn.

"Grand Central Murder"

avec Van Heflin, Patricia Dane et Sam Levene.
M-G-M **Durée: 72 min.**

MELO POLICIER.

Le jeune artiste Van Heflin qui vient de triompher dans le rôle de l'ami de Robert Taylor dans "Johnny Eager" et plus récemment dans un petit film policier sans importance intitulé "Kid Glove Killer", lequel film fit toutefois sensation, nous revient encore une fois dans un film policier qui ne manquera pas de plaire. Van Heflin, acteur qui fut engagé par Hollywood après s'être mis en évidence sur le Broadway en jouant aux côtés de Katharine Hepburn dans "The Philadelphia Story", est un jeune homme plaisant qui joue avec beaucoup d'intelligence. C'est pourquoi chacun de ses rôles est captivant, pourquoi chacune de ses compositions est intéressante. A l'instar de "Kid Glove Killer" le nouveau film de Van Heflin contient à la fois un élément dramatique et un élément de comédie qui contribue énormément au succès de "Grand Central Murder". Il faut en féliciter le scénariste Peter Ruric qui a très habilement adapté le roman de Sue MacVeigh pour l'écran.

Malgré l'absence presque totale de scènes de violence, le film réussit à nous tenir en suspens et à nous impressionner. Cette excitation contenue qui plane durant la projection de "Grand Central Murder" est plus qu'effective et on a bientôt l'impression d'assister à un film policier de l'unique Alfred Hitchcock, ce qui n'est pas peu dire. Van Heflin et Sam Levene, tout en rivalisant comme détectives, s'occupent de la partie comique du film. Leur rivalité humoristique vous fera passer de bons moments. Mais c'est Heflin qui encore une fois est la grande vedette du film. Le scénario nous le présente dans le rôle d'un inspecteur-détective privé qui se mêle d'une affaire de meurtre dont s'occupe déjà Levene, simple détective. La victime est Patricia Dane, une actrice. La scène du meurtre est un train privé à Grand Central, lequel est employé par Mlle Dane comme chambre de repos. Les personnes susceptibles d'avoir commis l'assassinat sont nombreuses et Heflin et Levene ne savent plus où donner de la tête pour en trouver une plus coupable que l'autre. Le premier finit par solutionner le mystère par une fine ruse que nous ne voulons pas vous expliquer pour ne pas vous priver du plaisir de voir "Grand Central Murder".

Le metteur en scène S. Sylvan Simon mérite une mention spéciale pour son excellent travail. Il a pleinement réalisé les possibilités de son scénario et il en a tiré tous les avantages. La photographie de George Folsey est également à signaler. L'interprétation est vraiment remarquable, tous les artistes, bien que dominés par Van Heflin, apportant à leur personnage une compréhension artistique splendide. Après Heflin, il faut louanger particulièrement les compositions de Levene et de Connie Gilchrist. Mentionnons encore Mlles Dane, Cecilia Parker et Virginia Grey et MM. Samuel S. Hinds et Roman Bohnen.

DIRECTION: très réussie.

PHOTOGRAPHIE: très bonne.

Distribution: Van Heflin, Patricia Dane, Sam Levene, Cecilia Parker, Samuel S. Hinds, Virginia Grey, Connie Gilchrist, Mark Daniels, Horace McNally, Tom Conway, Betty Wells, George Lynn, Roman Bohnen, Millard Mitchell.

"West Point on the Hudson"

M-G-M **Durée: 9 min.**

TRES BEAU TRAVELTALK.

Voici un sujet court très bien fait, qui est assuré de plaire à tous les spectateurs, car il présente l'Université Militaire américaine de West Point, et est tourné en magnifique Technicolor. On nous montre les très belles constructions de cet endroit renommé. La célèbre chapelle est d'un intérêt tout spécial. La caméra a aussi saisi la routine des cadets au camp, le Corps en parade, la romanesque Flirtation Walk, les résidences des officiers et plusieurs vues extrêmement pittoresque au long de l'Hudson.

REVUE DES NOUVEAUX FILMS

"Twin Beds"

avec George Brent, Joan Bennett et Mischa Auer.

UA-Ed. Small **Durée: 85 min.**

FARCE SENTIMENTALE.

Voilà un film qui plaira à tout le monde car c'est une comédie sans cesse distrayante. Les scènes, d'une hilarité achevée, se succèdent avec rapidité et le film ne contient pas un moment d'ennui. Le réalisateur Edward Small et tout particulièrement le metteur en scène Tim Whelan méritent les plus grands éloges pour "Twin Beds", une production d'un comique irrésistible.

George Brent n'est pas cette fois l'aventurier suave et retenu que les cinéphiles connaissent trop. Il entre pour une fois dans le mouvement et nous fait bien rire avec ses entrées et sorties, de la chambre matrimoniale, plus ou moins inopportunes. Mais le gros succès de comédie revient à Mischa Auer, lequel est tout simplement formidable. Joan Bennett obtient facilement la palme parmi les vedettes féminines. Signalons encore les compositions de la populaire Glenda Farrell, qui fait une intéressante épouse sévère, et de Una Merkel.

Le scénario de "Twin Beds" débute alors que Brent et Mlle Bennett sont sur le point d'être mariés. Mais au lieu d'écouter le prêtre docilement et humblement, ils se disputent à tue-tête pendant que le prêtre crie son texte traditionnel. Au lieu d'accorder un voyage de noces à son mari, Joan se joint au USO, organisation s'occupant de distraire les soldats de l'armée américaine, et distribue ses baisers aux militaires au lieu de les offrir à son époux. Brent, très patriotique, ne s'en plaint pas trop jusqu'à ce que le soldat Nicolai Cherupin (Mischa Auer) devienne un invité régulier de sa maison. Il n'est pas encore jaloux, mais l'épouse de Nicolai, Glenda Farrell, lui avoue qu'il est un dangereux rival et qu'il ne blague pas à propos de ses intentions autour de la généreuse Mlle Bennett. En furie, le jeune marié décide de s'en aller et prend le premier train. Mais sa colère disparue il revient sur sa décision, prenant le chemin du retour. Entre temps, Cherupin s'est enivré et en rentrant à la maison il se trompe de chambre, se couchant dans le lit jumeau de Brent. Le bal commence le lendemain matin lorsque le pauvre soldat Cherupin est découvert et tente pendant des heures à sortir de la chambre. Mais à chaque instant, une épouse, un mari, des détectives et toutes sortes de personnages entrent dans l'appartement et Nicolai ne s'est plus comment faire pour se tirer d'embarras. Lorsqu'il réussit à mettre un vêtement la sonnerie se fait entendre et il doit se jeter dans le lit ou se cacher dans un ou sous un meuble. Finalement, la femme de chambre prend ses vêtements pour les envoyer chez le presseur et Nicolai Cherupin doit rester où il est. Evidemment, tout finit par s'arranger sauf pour Auer qui doit faire face à sa femme.

"Twin Beds" est une comédie endiablée qui ne manquera pas de faire rire tous ceux qui verront ce film.

DIRECTION: pleine de mouvement.

PHOTOGRAPHIE: très bien.

Distribution: George Brent, Joan Bennett, Mischa Auer, Ernest Truex, Glenda Farrell, Charles Coleman, Una Merkel, Charles Arnt et Margaret Hamilton.

"Beyond the Blue Horizon"

avec Dorothy Lamour, Richard Denning et Jack Haley.

Paramount **Durée: 76 min.**

FILM DE LA JUNGLE.

Voici de nouveau Dorothy Lamour dans la jungle, mais cette fois une jungle en couleurs. L'histoire est pure fiction mais remplie d'originalités. Les deux premiers atouts du film sont les couleurs et l'interprétation du comédien Jack Haley. Mais "Beyond the Blue Horizon" reste quand même un film qui n'a rien d'extraordinaire. Le metteur en scène Alfred Santell n'a pu faire mieux que le scénario tandis que le réalisateur Monta Bell n'a pu faire mieux que de payer des décors ravissants. A en juger par les nombreux complots qui se trament au cours du film, c'est la jeunesse qui admirera le plus cette production.

Une grande partie de l'histoire est consacrée à la recherche de documents importants par Dorothy Lamour qui prouvera qu'elle est la fille perdue d'un millionnaire mort en lui léguant sa fortune. Une histoire de ce genre ne pourrait se passer de quelques vilenies. Les guides indigènes du film se chargent des basses actions mais leurs gestes portent parfois à rire . Le scénariste qui a écrit "Beyond the Blue Horizon" ne s'est certainement pas tué à rédiger son manuscrit qui est tout ce qu'il y a de plus banal. Avec un tel scénario pour les inspirer, il n'est pas surprenant de voir les artistes de la distribution jouer sans apparemment trop savoir pourquoi. Il faut faire exception du populaire Jack Haley dont l'interprétation domine non seulement celle des autres mais aussi le travail du scénariste.

DIRECTION: indifférente.

PHOTOGRAPHIE. excellente.

Distribution: Dorothy Lamour, Richard Denning, Jack Haley, Walter Abel, Helen Gilbert, Patricia Morison, Frances Gifford, Elizabeth Patterson, Abner Biberman, Ann Todd, Edward Fielding, Charles Stevens, Ann Doran, Charles Cane, Frank Reicher, Gerald Oliver Smith et Inez Palange.

"Take a Letter, Darling"

avec Rosalind Russell et Fred MacMurray.

Paramount **Durée: 93 min.**

COMEDIE SENTIMENTALE.

Rosalind Russell et Fred MacMurray, deux fins comédiens, forment une équipe endiablée et très gaie dans cette divertissante production d'un goût achevé. Grâce à un scénario intelligent, à un dialogue spirituel, tous deux nous offrent des compositions remarquables qui compteront parmi leurs meilleures, ce qui n'est pas peu dire. "Take a Letter, Darling" est une comédie tout à fait réussie et tous les cinéphiles voudront assister à la projection de cette excellente pellicule.

Le scénario est construit autour d'une idée très intriguante. Mlle Russell, une femme d'affaires du monde de la publicité, engage MacMurray, un gars excentrique, comme secrétaire mais il est en vérité une attraction qu'elle emploie pour bâcler des affaires qu'une femme ne peut réussir. La position ne plaît guère au jeune homme mais il a bien besoin d'argent pour satisfaire son ambition de retourner au Mexique pour peindre à sa guise et probablement jusqu'à la fin de ses jours. L'inévitable arrive, malgré tous les efforts de la femme-homme d'affaires pour pas que la chose se produise, et ils s'éprennent l'un de l'autre. Finalement, ils partent pour le Mexique dans la remorque de l'excentrique peintre.

Les vedettes sont entourées d'une brillante distribution. Signalons entre autres les compositions de Macdonald Carey, Constance Moore, Robert Benchley. Le premier est tout particulièrement intéressant dans le rôle du rival de MacMurray pour l'amour de Mlle Russell. Les décors du réalisateur-associé Fred Kohlmar sont de goût tandis que le scénario de Claude Binyon, basé sur une histoire de George Beck, est rempli de situations cocasses et de scènes très adroites. L'excellent metteur en scène Mitchell Leisen nous offre l'un de ses meilleurs efforts. Il en est de même pour le cameraman John Mescall et les directeurs artistiques Hans Dreier et Roland Anderson.

"Take a Letter, Darling" est une comédie sentimentale, spirituelle et d'une gaieté folle qui saura plaire à tous et chacun. C'est un film à ne pas manquer.

DIRECTION: excellente.

PHOTOGRAPHIE: excellente.

Distribution: Rosalind Russell, Fred MacMurray, Macdonald Carey, Constance Moore, Robert Benchley, Charles E. Arnt, Dooley Wilson, Cecil Kellaway, John Holland, Florine McKinney, Amo Ingraham, Dorothy Grainger, Katherine Booth.

"Suicide Squadron"

avec Anton Walbrook et Sally Gray.

Republic **Durée: 83 min.**

FILM DE GUERRE.

Cette production fut tournée en Angleterre et c'est évidemment un drame de guerre. Le scénario est toutefois un peu trop lourd, malgré une fin heureuse, pour distraire facilement. C'est malheureux car "Suicide Squadron" contient de très belles scènes. Un réalisme poignant figure la majeure partie du temps et grâce à une photographie superbe et à une interprétation excellente certaines scènes restent inoubliables. Enfin, la production comprend une partition musicale de grand goût, laquelle intéressera sans aucun doute les amateurs de bonne musique.

Le scénario raconte simplement la tragédie personnelle d'un fameux pianiste polonais maintenant aviateur. Il fait la rencontre de la femme de ses rêves lorsqu'une journaliste américaine se réfugie dans un abri dans sa ville natale de Varsovie. Mais le devoir sépare les deux amoureux. Plus tard ils sont réunis en Amérique où il s'est rendu pour une tournée de concerts au profit du fonds de secours de la Pologne. Ils s'épousent mais leur bonheur est de courte durée. Ils se disputent lorsqu'il veut faire partie d'une escadrille dite de suicide que l'on forme en Grande-Bretagne parmi les pilotes polonais. Il la quitte et tente d'oublier sa femme. La destinée veut qu'il l'oublie en perdant la mémoire dans un accident au cours d'un combat aérien. Il retourne en Amérique et finit, grâce aux bons soins de sa bien aimée, par retrouver sa mémoire.

Le réalisateur William Sistrom et le metteur en scène Brian Desmond Hurst ont évidemment été inspirés par le scénario de Terence Young mais c'est encore la photographie de Georges Perinal qui mérite les plus grands éloges. La partie musicale est due en grande partie à la plume de Richard Addinsell tandis que le directeur musical du film fut Muir Mathieson. Tous deux méritent d'être félicités pour leur excellent travail musical.

Anton Walbrook est splendide dans le premier rôle de "Suicide Squadron" tandis que Sally Gray est charmante dans le rôle de son épouse. Signalons aussi la composition de Derrick De Marney dans le rôle de l'ami du héros.

DIRECTION: très bien.

PHOTOGRAPHIE: excellente.

Distribution: Anton Walbrook, Sally Gray, Derrick De Marney, Cecil Parker, Percy Parsons, Kenneth Kent, J. H. Roberts, Guy Middleton, John Laurie, Frederick Valk.

La femme aux bagues

par

MAURICE DUBOUT

Sur la terrasse de l'hôtel "Pacific Palms", le silence se fit soudain. Une très jolie femme, Mlle Linda Worthington, faisait son entrée aux côtés de son élégante et aristocratique mère.

Aussitôt, un photographe accourut. "Vous permettez, Mlle Worthington?", dit-il. Linda s'arrêta. Elle esquissa alors l'un de ses plus jolis sourires de fée pour être enregistré sur la plaque de l'appareil photographique, et reprenant le pas, elle se dirigea avec la vieille dame vers leur chalet. D'un geste las, Linda laissa alors tomber son peignoir et s'étendit langoureusement sur le sable brûlant.

—"Je ne me sens pas intéressante, aujourd'hui", dit-elle en soupirant.

—"Toi?" reprit May Worthington, étonnée en considérant son charme et sa beauté. "Je te trouve, au contraire, très bien. C'est même dommage que notre compte de banque ne soit pas en aussi bon état que toi . . . "

—"Ne t'en fais pas, May, tout s'arrange, tu sais bien, reprit la jeune fille, car tu sais, sur la plage tous les hommes sont pareils; ils paraissent tous fortunés mais ne le *sont* guère."

Puis, s'étirant avec nonchalance, Linda se rappela l'année précédente et une certaine Susan Miller du "Stuyvesant's Department Store". C'était par un samedi que Susan Miller est devenue Linda Worthington. Ceci était arrivé parce que Mme May Worthington était à faire ses emplettes à ce magasin avec un homme d'un certain âge et de bonne apparence qu'on appelait Warren (nom qu'il changeait d'ailleurs à volonté).

Ces deux personnes se mirent en frais d'examiner Susan. On pouvait deviner facilement les talents de cette jeune et jolie vendeuse et les deux visiteurs ne manquèrent pas de s'en rendre compte. Tout en la regardant, le complaisant Warren expliquait à sa compagne: "Tu vois, la nature nous a joué un tour. Je pense que toi et moi, nous sommes nés avec du sang bleu dans les veines. Et tu sais, chère amie, que nous avons consacré notre vie entière à corriger cette erreur biologique".

Susan, qui se rendait compte qu'on disait cela pour elle, fut singulièrement étonnée et craintive: "Que puis-je faire pour vous?" Warren se mit à sourire. "Ma belle amie, dit-il, contentez-vous d'être belle et intouchable. Pour ce qui est du reste, ta "mère" et moi nous nous arrangerons".

De moins en moins Susan comprenait. Elle devint fort perplexe et se demandait avec anxiété: "Sont-ce des aventuriers ou des chercheurs de fortunes?" Certes, ces gens *étaient* pour le moins mystérieux, mais Susan Miller venait de prendre la résolution de ne plus s'en faire. Elle se faisait déjà trop de mal avec son caractère particulier qui la rendait morose pour des riens et elle décida alors de ne pas se laisser intriguer par ces gens. Elle fit comme si rien n'était et c'est à partir de ce jour que la petite vendeuse de magasin Susan devint le brillant papillon Linda Worthington que l'on connaît.

Mais ce jour-là, Linda ne pensait plus qu'elle était née sous une mauvaise étoile. Et, étendue sur le sable, elle se reprit à regarder l'immense océan sur les bords duquel de joyeux nageurs prenaient leurs ébats. Se grisant des sables diamantés de la Californie, elle se trouvait maintenant presque heureuse.

Soudain, un garçon de l'hôtel passa, ayant dans ses mains un téléphone portatif. Il cherchait un nommé Wheeler. "M. Wheeler, criait-il, M. Wheeler!" C'est alors qu'un homme de haute stature sortit de l'eau et vint prendre l'appareil.

—Il a le teint très blanc, dit May. Il ressemble à un homme qui passe sa vie à faire de l'argent . . .

—Humm! reprit Linda, il a le teint de Wall Street!

Le bel inconnu approchait de l'appareil téléphonique, et s'apprêta à le fixer à une prise de courant. "Ne faites pas cela, lui dit vivement May. C'est dangereux quand on a les mains humides. Asséchez d'abord vos mains avant de toucher à cela." "Oh! c'est vrai", dit-il, en se tournant galamment vers les dames. Linda lui passa une serviette de bain et il remercia en souriant. La jeune fille se faisait des plus aimables et se tourna avec nonchalance pour se faire admirer de profit par cet homme élégant et sans doute très fortuné.

L'homme au "teint de Wall Street", disait alors au téléphone: "M. McKay? Non, je ne crois pas que le bateau que vous m'offrez soit tout à fait ce que je désire. Non, voyez-vous, c'est plutôt un bateau fort et résistant pour la haute mer, que je voudrais".

Un yacht! Cela rendait M. Wheeler encore bien plus intéressant. Linda pensa qu'elle avait là un beau sujet de conquête et qu'il ne fallait pas le laisser perdre. L'homme accrocha alors l'appareil et, se tournant vers May, il dit en souriant: "Merci encore, Mesdames, pour m'avoir sauvé la vie . . . "

D'un air détaché, Linda prit la parole: "Ma mère et moi, cherchons nous aussi à nous acheter un yacht". "Vraiment", reprit-il étonné, quel genre de bateau désirez-vous?" "Nous ne le savons pas encore, figurez-vous", s'exclama Linda. "Je connais un peu les yacht, reprit-il en souriant, si je pouvais vous être utile, je serais très heureux . . . Mon nom est John Wheeler" . . . Les deux femmes étaient fort heureuses. "Et nous, dit May, nous sommes les Worthington, mère et fille . . . Etes-vous de la famille des Bedford Wheeler?"

Il ne répondit pas mais tout laissait deviner que c'était un homme du monde de la finance de New-York. Seuls les riches, pensa Linda, ont les moyens d'être aussi simples et aussi détachés. Elle s'efforçait de captiver son attention pour lui faire admirer sa beauté. La conversation continua longuement et tout alla pour le mieux jusque sur la fin de l'après-midi.

Le jour suivant, il vint avec les deux femmes faire l'inspection d'un bateau que leur avocat leur avait recommandé. John Wheeler arriva sur la passerelle du magnifique yacht et jeta un regard circulaire. "La "Schérazade", dit-il, ébloui comme un homme qui a une vision. "Regardons-le attentivement", dit Linda. "Regardons-la, dit John, c'est la "Schérazade". Oh! je me trompe toujours sur le sexe des bateaux et des trains mais qu'importe", reprit Linda.

Le capitaine Beasley, un vieux loup de mer qui boitait, les salua alors. Le fait que le capitaine Beasley était en réalité Warren n'a pas surpris Linda et May. Le pseudo-capitaine les conduisit pour la tournée d'inspection, répondant nonchalemment aux questions techniques de John.

Quand la tournée fut terminée, May expliqua que ce yacht était trop petit pour elles et qu'il ne faisait pas leur affaire. Voyant que les femmes ne désiraient plus l'acheter, John demanda au capitaine le prix qu'il demandait.

—Bien, répondit le capitaine en mâchouillant sa pipe de blé d'inde, il appartient à la "Consolidated" et la compagnie demande $20,000 comptants.

John trouva d'abord le prix beaucoup trop élevé mais les deux hommes finirent par s'entendre pour $14,500 et John signa sur-le-

champ un chèque de $15,000. "Voici vos papiers, capitaine Wheeler . . . mes félicitations", dit alors le pseudo-capitaine. Si vous voulez vous installer tout de suite sur le yacht, puisque vous en êtes le maître, je vais courir immédiatement à la "Consolidated" pour faire accepter le marché et je vous rapporterez vos $500".

Le "capitaine" s'éloigna en disant cela. Linda regarda Wheeler avec admiration. "Vous l'avez déjà acheté sans le voir davantage, dit-elle tout étonnée.

—Oh! répondit John, je m'y connais assez dans les yachts pour me rendre compte que c'est justement ce que je désirais". Je suis tellement heureux que j'ai l'impression que c'est dimanche aujourd'hui et je vous assure qu'avec "elle" ce sera dimanche tous les jours."

Soudain, une voix étrangère s'écria: "Que faites-vous sur mon bateau?" Ils se tournèrent et virent derrière eux un homme et une femme qui les regardaient avec malveillance. "Votre bateau?" dit John, je vous demande pardon, je viens justement de l'acheter de la "Consolidated". Voici mes papiers".

Troublée, Linda lança un regard nerveux à May, mais cette dernière demeura froide, imperturbable, et à la hauteur de la situation. "Mais mes amis, dit May, vous faites erreur, vous êtes certainement sur le mauvais bateau". L'inconnu rejeta brusquement les papiers en disant avec colère: "Je suis le capitaine Beasley et ce bateau est à moi. Ma femme va vous le prouver". Puis se tournant vers sa femme, il dit: "Va chercher les papiers, les vrais papiers. Je regrette, mes amis, mais vous venez certainement d'être volés. Vous avez eu affaire à un escroc".

Rendus au poste de police, Linda était toute peinée car John qu'elle aurait aimé, lui faisait penser à un enfant à qui on vient d'enlever le jouet. En déposant sa plainte, John expliqua au capitaine de police, que son voleur boitait de la jambe droite et qu'il mesurait environ six pieds et trois pouces. "Ho! non, reprit May, il boitait de la jambe gauche et je ne crois pas qu'il fut si grand". "Il était grand insista John et avait des cheveux bruns très épais". "Légèrement chauve", corrigea May.

Irrité, le capitaine de police se leva et reprit: "Très bien, très bien, c'était un grand homme court . . . qui boitait des deux jambes et qui était chauve avec beaucoup de cheveux . . ." "Laissez faire, répondit brusquement John, je le trouverai moi-même et si je lui mets la main au collet, il me payera ça, l'animal".

May dit alors à sa "fille": "Ma chère Linda, il faut partir, ton oncle Warren doit nous attendre depuis longtemps". Elle sourit alors en faisant un salut à John et se précipita vers la porte. Après le départ de la mère, John dit alors à Linda. "Est-ce que je pourrais vous voir ce soir à votre hôtel?"

—Je regrette, cher ami, car nous serons sans doute partis. Oncle Warren, avec qui nous voyageons, ne nous laisse pas un instant de répit et nous fait changer d'endroits plus souvent que nous le désirerions. Mais, qui sait! peut-être à New-York, dans quelque temps . . . "

Mais soudain John s'approche de Linda et l'embrasse sur la bouche avant de la quitter. "Oh! excusez-moi, dit-il, je ne savais pas ce que je faisais." "Non", reprit Linda, "je sais que ce n'est pas là votre manière d'agir, alors bonjour Monsieur."

Une heure plus tard, elle filait dans la limousine des Worthington en compagnie de May et Warren, tout triomphants.

—Warren! dit May, tu me faisais penser à un amateur.

—Comment, reprit Warren, qu'est-ce qu'il y a de pas correct? Est-ce que tu te sens mal à l'aise?

—Je n'ai pas du tout aimé la manière par laquelle on a pincé M. Wheeler. Nous n'avons jamais été aussi loin. C'était du pur vol.

—C'était du très beau travail, dit Warren, $15,000, tu sais!

—Mais il est si gentil et si honnête, répliqua Linda, prise de scrupule.

—Il était gentil, ma chère, M. Wheeler est maintenant du passé.

—Oui mais, pensa Linda, figures-toi qu'on ne rencontre un Wheeler comme celui-là qu'une fois dans la vie . . .

Néanmoins, elle se trompait. Nul n'aurait pu prévoir que Tod Fenwick serait l'instrument qui rapprocherait les deux êtres quelques mois plus tard.

Tod Fenwick était un autre homme d'affaires important que May et Warren avaient déjà rencontré avec ses parents. Présentement il demeurait au domaine Fenwick, dans le Connecticut, et c'est là que John est rentré de nouveau dans la vie de Linda. C'était par une après-midi ensoleillée alors que Linda, M. et Mme Fenwick, May et Warren étaient tous ensemble sur la pelouse près de la piscine. Warren était en train de conter une histoire d'un goût douteux lorsque Linda aperçoit John qui serrait la main de May. "Mme Worthington!" dit-il, "quelle chance, je ne l'aurais jamais cru! . . . "

—Moi non plus! . . . répondit May faiblement.

Au même moment, un grand bruit d'eau retentissait. C'était Warren qui plongeait dans la piscine. Pendant ce temps, Mme Fenwick présentait M. John Wheeler. "May'," dit-elle, "tu connais M. Wheeler? Il est de la maison Priest-Whitehall; des associés dans l'industrie de Tod". Linda et John se regardèrent attentivement, mais se sentaient sensiblement à la gêne. "Hello", se dirent-ils simplement. "Mais comment se fait-il que vous soyez par ici. A cette époque de l'année, je vous pensais à naviguer dans les parages du Cap Horn". "J'ai changé d'idée par la suite et je vois aujourd'hui que je n'ai pas eu tort."

May appela alors pour le thé. Suivis des autres, John et Linda marchèrent ensemble. Fort heureusement, Warren et John ne s'étaient pas encore vus. Linda fit signe à Warren de demeurer dans l'eau et de ne pas se montrer devant Wheeler. Et de tout le repas, on ne vit pas Warren, c'est-à-dire le pseudo-capitaine Beasley, sous prétexte qu'il avait attrapé un coup de soleil.

Mais M. Fenwick désirait le voir et il demanda à un domestique d'aller le chercher car il voulait entendre conter des histoires. Linda eut alors un sursaut et se voyant prise, s'offrit elle-même pour aller le voir. Tod se leva aussi et s'avança sur le passage de Linda. "Un instant, dit-il, en lui prenant la main, je dois partir bientôt pour une conférence et laissez-moi au moins vous dire que je vous trouve adorable."

Mais Linda se retira la main. "Je vous en prie Tod, attendez au moins d'être de retour." Il lui donna un baiser sur le bout de la main et Linda reprit sa course d'un air indifférent pour monter à la chambre du "malade" Warren.

"Ecoute", dit-elle à l'escroc, "May fait dire qu'elle se sent comme sur le bord d'un précipice de te sentir près de Wheeler. Tâche de te sauver le plus tôt possible sans qu'il ne te voit. Il faut que tu sortes au plus tôt".

—Oui, je sais bien, mais comment?

—Il doit prendre le train de 10 hres ce soir. Voilà, demeures dans ta cachette d'ici là et moi, je l'attireral le plus loin possible de ton chemin. Si jamais tu dois descendre pour une raison d'urgence, descent en chantant, afin que nous sachions où tu es.

—Entendu, dit Warren.

Linda n'eut, par bonheur, aucune difficulté à éloigner John de la chambre de son voleur et l'élégant financier se faisait doux, charmant et docile. Tout en causant, on le conduisit à l'extérieur où la senteur des fleurs embaumait l'atmosphère de cette magnifique soirée d'été.

—Avez-vous été très occupé durant votre absence, demanda Linda.

—Certes oui, reprit-il vivement et je poursuis toujours mes recherches pour la capture du fameux capitaine Beasley. J'ai des détectives privés qui sont sur sa piste et je crois bien qu'ils mèneront l'affaire à bien.

—Oh! regardez, dit-elle d'un air distrait, regardez ce vieux garage et la voiture jadis élégante qu'il abrite. Au temps de ma grand-mère, on ne pouvait souhaiter de voitures plus luxueuse pour faire des promenades sentimentales au clair de lune . . .

—Pourquoi n'en ferions-nous pas une quand même, dit John en riant et il l'aida à monter.

En s'installant confortablement, John ajouta: "Les chansons étaient plus belles au temps de nos grands-mères et il semblerait qu'aujourd'hui les femmes ne nous inspirent plus de belles chansons . . . " Après un moment de silence, il prit soudain un air grave.

—Que penseriez-vous, dit-il, Linda, d'un homme qui serait un faussaire?

Un frisson lui parcourut les vertèbres et elle ne savait plus qu'elle attitude prendre. "Je ne sais pas, il peut y avoir une raison", dit-elle sans avoir l'air d'hésiter.

—Bien que la chose soit un peu embarrassante à dire, fit-il lentement, j'aime mieux vous le faire savoir, ma chère Linda. Je ne suis pas un millionnaire, vous savez . . . Je ne suis qu'un simple comptable au salaire de $65 par semaine.

Linda soupira d'aise après avoir été presque convaincue qu'il savait tout. "Mais le yacht, reprit-elle, aussi étonnée que sceptique."

—Je vais vous dire en toute franchise. Nous n'avons qu'une vie et je n'ai pas l'intention de passer mes meilleurs années assis sur une chaise de bureau de comptable. Je veux vivre un peu et quand j'aurai amassé ma somme de bonheur, je retournerai alors à mon travail.

—Mais les $15,000? dit-elle.

—Ce sont toutes mes économies, reprit-il avec chagrin, depuis de nombreuses années de travail. Tous mes salaires et mes bonis se sont envolés avec l'achat de ce yacht et maintenant je n'ai plus rien. Je voulais quand même continuer à faire bonne figure, mais devant l'immense fortune de Fenwick, ce n'est plus possible; j'aime mieux tout avouer.

Attendrie et prise de remords, Linda vint sur le point de pleurer. "Je vous plains beaucoup", dit-elle. John l'embrassa alors tendrement. "Ah! nous sommes deux fous", dit-il, et ils évoquèrent amoureusement le souvenir de leur premier baiser . . . dans un même élan d'amour. Maintenant unis par la douleur, ces deux jeunes coeurs battaient à l'unisson avec une même ardeur et un même espoir . . .

En entrant dans la chambre qu'elle partageait avec May, Linda déclara avec joie: "Il m'a demandée en mariage."

—"Tod?" demanda l'autre. Mais soudain on frappa à la porte. C'était John. Il s'élança dans ses bras en disant avec tristesse: "Je sais que je ne suis pas digne de toi et je regrette de n'être pas millionnaire; je ne suis qu'un pauvre employé à $65 piastres par semaine" . . .

Furieuse May s'approcha rapidement: "Comment vous demandez ma fille en mariage? Vous n'êtes qu'un imposteur". Et la vieille dame lui ferma la porte au nez sans que Linda n'eut le temps de rien dire. La discussion s'éleva alors entre les deux femmes. "Puisqu'il en est ainsi", dit Linda, "je m'en vais" et elle fit ses malles. "Idiote", reprit May, "n'oublie pas d'empaqueter tes saphirs . Si tu crois que l'on peut vivre avec de l'amour et $65 par semaine . . . " Linda rétorqua vivement: "Avec $15,000, par exemple, on peut vivre, et elle mit un livre de banque dans sa bourse. May fut terrifiée. "Qu'est-ce que tu fais-là voleuse". Les deux tiers de cet argent sont à moi et à Warren si le compte est à ton nom. Insensée nous te retrouverons bien un jour. Mais Linda, sans répondre, se sauva rapidement en criant "Bye. Bye!"

Elle était maintenant avec John dans le train qui les conduisait vers New-York. Ils étaient enfin ensemble ne pensant qu'à leur bonheur, à leur avenir. Mentalement John récapitulait la situation et tentait de se faire un budget pour vivre avec sa nouvelle épouse. Il se demandait déjà comment avec $65 par semaine on peut faire vivre une femme et posséder un yacht luxueux. "Oh j'oubliais", dit-il à Linda, "les $10 par semaine que j'ai à payer à mon agence de détectives". "Abandonne-donc ces vaines recherches", reprit Linda, "j'ai moi-même $15,000 qui remplaceront la somme que tu t'es fait voler." "Je te remercie, chère amie, de ta dot mais je tiens absolument à ce que nous vivions seulement de mon salaire". "Puisqu'il en est ainsi, répondit Linda d'un air désespéré, "je ferai comme il te plaira. Je mangerai ce que tu mangeras, je vivrai où tu vivras, je t'aime tellement, mon amour, que nous ne ferons plus tous deux qu'une seule personne". Et, la serrant dans ses bras, John reprit: "Il est toujours moins coûteux de faire vivre une personne que deux . . . "

Le joyeux couple d'amoureux était maintenant rendu à la maison de pension où John vivait. Linda loua alors une chambre près de celle de son ami et, le soir, ils mangeaient ensemble. C'était Linda qui faisait la cuisine et le jeune homme, tout ravi, trouvait ses mêts délicieux.

Soudain ils s'arrêtèrent brusquement de rire. Monsieur Kellogg arrivait. D'un air grave le détective prit la parole. "Monsieur Wheeler", dit-il, "vous n'êtes pas seulement la victime du capitaine. Je viens de découvrir qu'ils sont un groupe de trois". "Croyez-vous pouvoir les attraper?" demanda John. "Oui", reprit le rusé détective, "avec 10% de commission je les aurai bientôt", puis il lança un étrange regard sur Mlle Worthington. Ne sachant plus qu'elle attitude tenir, Linda cria soudain pour changer la discussion: "John! John! mes côtelettes sont en train de brûler!" "Peuh! laisse donc faire", dit-il d'un air détaché, qu'est-ce qu'un repas de manqué quand tu as toute la vie devant toi pour me faire de bons repas".

Kellogg partit bientôt et l'on ne parla plus de l'incident. Quelques instants plus tard John prit son amoureuse dans ses bras et lui dit avec tendresse: "Mon amour, mets ta plus belle robe, je vais mettre mon plus beau complet et allons joyeusement célébrer nos fiançailles".

Sans trop manifester de joie, Linda s'esquiva et alla faire un téléphone. Rendu à l'appareil, elle demanda à mi-voix le colonel Prentiss du club Chukka. "Pouvez-vous", demanda-t-elle, "donner $15,000 à Monsieur Wheeler en lui faisant croire qu'il les gagne?" Au cours d'une assez longue conversation elle expliqua qu'il faudrait procéder par étapes pour qu'il n'ait aucun doute.

Ce soir-là, ils partirent donc joyeusement pour le club. Prétextant que la salle de danse serait moins coûteuse, Linda conduisit John au "Nick's Dance Hall". Dès leur arrivée, Linda incita son ami à jouer dans les "slot-machines". "Ma chérie, je n'aime pas ces jeux-là et je n'ai aucune chance. Ces machines sont basées sur un système mathématique et en autant que je connais les chiffres je peux te dire que je n'ai qu'une chance sur cinq mille de gagner". Sous les instances de son amie, il finit par accepter. Il avait à peine déposer une pièce de cinq cents qu'une véritable avalanche de pièces de monnaie sortirent de la boîte. "Le gros lot", cria Linda toute joyeuse." John en croyait à peine ses yeux. "C'est un pur hasard", dit-il, "je vais tenter ma chance une autre fois". Il répéta l'opération et une autre petite fortune lui tomba dans les mains. "Mais c'est fantastique", dit-il, "je n'y crois plus rien". "La chance, la chance! cria Linda" jouant très bien son rôle.

Réalisant que d'après ses arrangements, ces machines-là étaient vides, Linda prit son ami par le bras en lui disant: "Allons ailleurs." Le Chukka était un club de nuit ultra-chic, au décor oriental. Rendu dans ce nouveau cabaret, Linda lui dit: "Puisque la chance te favorise ce soir, joue encore sur ces nouvelles machines". "Je n'y comprends rien" dit John, "mais je vais essayer". Il déposa cette fois-ci une pièce de vingt-cinq sous et, naturellement, les pièces de monnaie lui tombaient dans les mains comme par miracle.

Deux heures plus tard John et Linda étaient à l'écart en train de compter leur fortune. "Neuf, dix, mille, mille trois cents dollars". "Tu vois", lui dit son amie, "tu as presque recouvré la somme perdue". Après avoir terminé joyeusement la nuit ils retournèrent à la maison. Dès son arrivée, John alla téléphoner à son patron. "C'est John Wheeler qui parle", dit-il, "votre employé à $65 par semaine, je vous annonce que je ne vais pas travailler aujourd'hui. J'ai fini, vous ne me reverrez plus. Adieu!"

Ce jour-là, durant l'absence de John elle reçut soudain la visite de May et de Warren. "Figures-toi, ma chère", lui dit May, "que Tod t'a demandé en mariage et que j'ai accepté pour toi". Linda esquissa un sourire dédaigneux. "Je te remercie mais je désire épouser John", répondit Linda. "Oh ma chère", dit May vexée, "descends-donc pour une fois des nuages et vois donc où est ton intérêt. Réalise donc que Tod est un homme charmant et fortuné comme tu n'en trouveras jamais". Mais Linda répondit sèchement: "J'aime John Wheeler; c'est la seule chose dont j'ai besoin".

—Mais comprends-donc, Linda, que tu n'as pas le choix. Tu sembles oublier que tu t'es compromise dans cette affaire et que Warren n'a qu'un mot à dire pour saboter ton bonheur. Qu'adviendra-t-il de toi si Warren

parlait?" Linda resta froide et inflexible. "J'ai failli dire la vérité à John et je suis tellement sûre de son amour que je ne crains plus rien ni personne". Voyant qu'elle perdait son temps, May décida de s'en aller. "J'espère que tu as raison", dit-elle, "et je te souhaite bien du bonheur. Adieu!" "Bonjour "maman", dit Linda sèchement.

Mais une voix soudain sortit de l'ombre: "Votre "mère" est une femme charmante", dit Kellogg qui avait entendu la fin de la conversation . D'un air embarrassé, Linda demanda: "Vous cherchez John?" "Oui", reprit-il, "j'ai besoin de lui pour lui faire signer le mandat d'arrestation contre Mlle Worthington". Il n'est pas ici dans le moment", dit-elle sans manifester ni colère ni étonnement. "Si vous le permettez, je l'attendrai ici". Dans votre demeure je devrais être en sécurité", dit-il avec un sourire narquois.

Linda pensa en elle-même: "Je suis prise, c'est fini, il sait tout. Kellogg avança dans une pièce sombre et après avoir déclaré qu'il avait travaillé toute la nuit il ferma les yeux et s'endormit bientôt. Quelques heures plus tard, John arriva en racontant à sa femme comment d'après un nouveau système mathématique, il pourrait gagner $35,000 à la roulette. Linda ne fit aucune réponse car en ce moment-là, elle avait bien d'autres préoccupations. Il s'agissait avant tout de s'échapper des griffes de Kellogg et de se sauver avec John avant qu'il ne se réveillât. Elle réussit finalement à sortir avec John. A toute vitesse ils se dirigeaient maintenant vers l'aéroport. Elle venait de le décider à partir pour la Californie où il s'achèterait un nouveau yacht et ferait de merveilleuses croisières dans les îles du Sud.

Il y avait foule ce jour-là à l'aéroport; une longue file de gens attendaient pour acheter leurs billets. John dit à sa femme qu'il allait attendre à son tour et Linda répondit qu'elle en profiterait pour faire quelques achats avant de prendre l'avion. Elle était seule depuis quelques instants, lorsqu'elle entendit crier son nom derrière elle. Elle se tourna et aperçut Tod Fenwick tout joyeux qui croyait que Linda était venue à son arrivée. Imaginant que la jeune fille avait accepté sa proposition et que le mariage était conclu par l'entremise de sa mère, il lui sauta au cou en disant: "Ma chère amie, si tu savais comme je suis heureux de te savoir ici. Vraiment je ne sais pas quoi dire". "Moi non plus", reprit Linda fort embarrassée. Et elle ne comprenait pas comment il se faisait qu'elle se trouvait nez à nez avec Tod au moment de prendre l'avion. Mais l'autre, ne pouvant se rendre compte de sa méprise poursuivait toujours: "Je vais téléphoner immédiatement à ta mère et nous nous marierons ces jours-ci, n'est-ce pas?"

De plus en plus confuse, Linda ne savait trop que répondre et restait là figée. Après un long silence, Linda reprit: "Excusez-moi, mon cher Tod, il faudrait que je vous dise . . . " Mais soudain elle s'arrêta comme gelée instantanément. Elle venait d'apercevoir parmi la foule Kellogg qui se dirigeait vers elle. "Excusez-moi", dit-elle vivement à Tod, "je me rappelle que j'ai un téléphone à faire immédiatement. Attendez-moi ici, je reviens dans un instant". Avant qu'il n'eut le temps de protester elle s'était envolée. Le moment était maintenant décisif. Le détective était sur sa piste et il fallait absolument s'en échapper, maintenant que tout s'annonçait bien. Elle se faufilla furieusement en travers la foule et s'approcha d'un taxi. "Rendez-vous à Newark, New-Jersey", dit-elle au chauffeur en montant dans le taxi, puis elle ajouta: "Je ne me rends pas avec vous et voici vingt dollars", puis elle sauta immédiatement par la portière de l'autre côté.

Le détective qui l'avait suivi à la course ne vit rien de ce savant manège. Il héla à son tour un taxi en criant au chauffeur: "Vite! suivez cette voiture et gare à vous si vous la perdez de vue". Un moment plus tard Linda regarda s'enfuir les deux voitures qui se suivaient à toute vitesse. Débarrassée pour un moment de la menace de Kellogg, elle retourna à John. "As-tu réussi à acheter tes billets?" lui demanda-t-elle en arrivant. "Non", dit-il, "je pense qu'il vaut mieux changer d'idée. Nous partirons ce soir par l'avion de dix heures, après avoir pris un bon souper au Chukka. Quand j'aurai joué à la roulette pendant une couple d'heures en mettant en pratique le nouveau système "Wheeler" nous serons millionnaire et nous volerons vers la Californie".

Voyant que John voulait absolument aller jouer à la roulette au "Chukka", Linda se trouva un prétexte pour se séparer de lui. "Sais-tu John", dit-elle, "avant notre départ j'ai oublié de dire adieu à maman. Puisque j'en ai maintenant le temps je vais y aller. Tu comprends qu'il vaut mieux que j'aille seule, après l'incident de l'autre fois . . . Si tu veux bien, nous nous rencontrerons ici à la barrière de l'aérodrome à neuf heures et quarante-cinq.".

Elle se sauva alors à la course et alla retrouver Tod. "Tod", dit-elle, "tu disais donc que . . . " Mais l'autre n'avait pas fini de répondre qu'elle se trouva en face de May, de Warren et de Monsieur et Madame Fenwick, qui étaient aussi à sa poursuite. "Je suis très content de te voir Linda", dit Warren avec ironie. "Décidément je ne m'attendais pas à te rencontrer ici". Sans avoir l'air trop embarrassé, Linda répondit par des mots vagues et chercha à s'excuser prétendant qu'elle avait un message important à faire. "Ce message-là ne serait-il pas John" demanda Warren. Elle trouva encore une fois le moyen de s'esquiver. Elle se dirigea en toute hâte vers le "Chukka" où elle savait y trouver John. Il y était encore en effet en train de jouer et par l'expression de son visage elle comprit qu'il perdait considérablement. Sans perdre un instant, elle monta l'escalier pour se diriger vers les bureaux du colonel. Dans un sursaut, elle s'arrêta soudain. Elle vit que Warren et May y étaient déjà. Warren sourit d'un air triomphant en l'apercevant. "Tu vois, ma petite amie, tu n'es qu'un petit jouet dont tout le monde se paie la tête". Sans répondre, Linda se tourna vers le colonel et déclara vivement: "Arrêtez-le, empêchez-le de jouer, c'est la vie même de John que vous êtes en train de voler, c'est révoltant, vous lui arrachez onze ans d'économies et de peines". Le colonel reprit calmement: "Ce sont les ordres de Warren, ma chère Linda, que veux-tu?" Son doute était donc fondé, on faisait maintenant perdre John comme on l'avait fait gagner à sa demande précédemment. Folle de colère, elle se tourna vers Warren: "Que voulez-vous de moi", dit-elle avec rage. "Je regrette, ma douce colombe mais tu sais que Tod Fenwick est en amour avec toi, tu le sais bien ce que tu as à faire, ma très chère, ma très chère petite oie en or". Sans répondre, elle s'approcha de la fenêtre d'où elle entendait les cris des joueurs à la table de la roulette. Et elle pensait à ce pauvre John qui devait sans doute faire des calculs sur le papier pour tâcher de s'expliquer comment il se faisait que son système ne marchait plus. Son coeur était plein d'angoisses et elle ne savait plus comment se tirer de cette impasse. "Même s'il perd jusqu'à son dernier sou", dit-elle avec colère, je le marierai quand même". Warren sourit malicieusement: "Oui, mais lui, te mariera-t-il? Tu sembles oublier que tu es la fille qui lui a volé quinze mille dollars! Tu sais que nous te tenons et que si je veux, au moindre mot . . . " Elle se reprenait à s'appitoyer sur le sort de John. "Il veut un bateau plus que toute chose au monde et je n'ai pas d'autre espoir que de contribuer à réaliser son rêve. Je vous en prie, colonel, rendez-lui son argent".

De plus en plus le remords la prenait et elle se rendait compte davantage qu'elle était responsable du malheur de John et qu'il lui fallait absolument lui sauver sa situation. Elle se rappelait avec plus d'acuité que jamais qu'elle avait contribué à le dépouiller de sa fortune, qu'elle avait manigancé un stratagème pour la lui faire recouvrer et que par sa faute encore il était en train de la perdre. Pendant qu'une longue et vaine discussion se suivait, les têtes se tournèrent toutes vers la porte. On aperçut alors John debout dans le cadre de la porte, d'un air de défi, tenant un revolver qu'il dissimulait dans sa poche. Il vociféra: "Haut les mains!" "John", s'écria soudain Linda avec surprise. Il donnait l'impression d'un véritable bandit et dans l'état où il était, il fallait s'attendre à tout. "Que personne ne bouge", dit-il. Puis s'approchant avec rage de Warren: "Ah! Ah! C'est ainsi que je vous retrouve Capitaine Beasley. Vous m'avez eu une fois, mais j'ai maintenant ma revanche".

Mais contrairement à tout ce qu'on attendait, il ne se servit pas de son arme. Après les avoir tenus en respect pendant quelques instants, il prit Linda par la main et se sauva à la course avec elle. Ils montèrent dans un taxi. "Oh John!" disait-elle, riant et pleurant à la fois, "tu as été magnifique, absurde et adorable, mais", reprit-elle pendant qu'ils s'enfuyaient en taxi, "j'ai une grave confession à te faire. Je veux que tu saches tout à mon sujet". "Je sais tout" dit-il avec calme. J'ai compris ta conduite et je sais que tu ne pouvais faire autrement. Je sais que tu as été entraînée par contrainte dans cette bande d'escrocs. Je sais que tu as contribué à me dépouiller mais je ne t'en tiens pas responsable. Tu as d'ailleurs tout fait par la suite pour me rembourser mon argent". "Hélas, c'est bien cela", soupira Linda en pleurant. "Je suis convaincu maintenant que tu n'es pas de cette sorte de fille. Si tu veux, mon amour, nous ne reparlerons plus jamais de l'incident et à partir d'aujourd'hui nous nous aimerons d'un fol amour que rien ne viendra plus jamais troubler. Tu sais, moi aussi, je ne suis pas de ce genre de types", puis il sortit sa pipe de sa poche en disant: "Tiens, tu vois, c'était ça mon arme!"

"Oh, chéri", dit-elle avec ravissement". Il la pressa dans ses bras et l'embrassa longuement. Les deux amoureux se remettaient à peine de leur épanchement que soudain le chauffeur de taxi se tourna la tête vers eux. C'était le détective Kellogg . . .

"Bien, voilà", dit-il, "nous sommes rendus au quartier général de la police".

John et Linda furent littéralement stupéfiés. Ils ne comprenaient plus rien. Mais avant que leur malaise ne se prolonge, Kellogg reprit d'un air complaisant: "Ne savez-vous pas, mes deux tourtereaux, que d'après notre loi, un homme ne peut pas témoigner contre sa propre femme".

Puis, se retournant la tête en avant, Kellogg pesa sur l'accélérateur et conduisit, tout souriant, le nouveau couple à l'aéroport . . .

FIN

Adapté du film "Rings On Her Fingers", de la "20th Century-Fox Picture". Scénario de Ken Englund; production de Miston Sperling, dirigée par Rouben Mamoulian.

DISTRIBUTION

Linda Worthington.....*GENE TIERNEY*
John Wheeler.....*HENRY FONDA*
May.....*SPRING BYINGTON*
Warren.....*LAIRD CREGAR*
Tod Fenwick.....*JOHN SHEPPERD*
Kellogg.....*FRANK ORTH*
Colonel Prentiss.....*HENRY STEVENSON*

La Beauté...

LES VACANCES ET VOTRE LIGNE, MESDAMES

Nous ne pouvons raisonnablement, même si nous sommes en guerre, nous passer entièrement de vacances et il nous faudra nous ébattre quelque peu au grand air si nous voulons retourner au travail avec plus d'entrain et d'énergie. Il nous faut emmagasiner du soleil et respirer à pleins poumons l'air pur de la campagne afin de contrebalancer cette vie casanée à l'usine ou au bureau.

Si, comme nos autres vêtements, les habits de bain sont rationnés, il nous faudra avoir une ligne impeccable. Commencez d'abord par amenuiser vos hanches, vos cuisses et votre taille si vous voulez être agréable à regarder. Nous vous offrons une série d'exercices qui auront raison de ces mensurations.

1.—Tenez-vous sur un genou, l'autre jambe étendue de côté. Elevez les bras au-dessus de la tête. Inclinez-vous du côté de la jambe étendue et glissez-y la main aussi loin qu'elle peut atteindre. Essayez de tenir la cheville vous étirant à la taille pour accentuer l'inclination de côté. Tenez une seconde, reprenez votre position première; étirez-vous et recommencez. Répétez cinq fois et reposez-vous. Reprenez avec l'autre jambe étendue. Cet exercice renforcit les muscles de la taille, des hanches, des cuisses; tout en les faisant diminuer de volume.

Oh, vous ne pouvez réussir ces mouvements de callisthénie! Alors remettez-vous en condition avec les exercices suivants:

2.—Couchée de côté sur le sol, un bras étendu en-dessous de la tête et l'autre appuyé sur le plancher et vous supportant au niveau de la poitrine, les deux jambes bien droites et étendues. Accomplissez les ciseaux de côté. Balancez les deux jambes partant le mouvement des hanches et conservant les genoux bien droits, ouvrant autant qu'il vous est possible. Balancez en un mouvement de ciseaux — mais énergiquement! Comptez vingt balancements. Repos et reprenez de l'autre côté.

3.—Faites maintenant avec les jambes un exercice d'encerclement. Demeurez sur le côté et levez la jambe supérieure partant le mouvement des hanches, le genou droit et décrivez un large cercle d'abord dans une direction puis dans l'autre. Complétez dix cercles et changez de côté.

4.—Un autre bon redresseur peut s'accomplir dans la même position. Cette fois, élevez dans l'air la jambe supérieure aussi haut qu'elle peut atteindre, tenez quelques secondes et montez l'autre jambe afin de lui faire toucher la première. Redescendez séparément. Répétez quatre fois et changez de côté.

5.—Finissez avec un mouvement spécialement destiné aux hanches. Assumez une position semi-assise, les deux mains sur le sol et de chaque côté, les deux jambes étendues et ensemble. Roulez d'un côté à l'autre, vous dirigeant avec vos mains et écrasant durant le trajet ces parties coussinées du siège et des cuisses.

LE MAQUILLAGE DES CILS

Pour pouvoir bien maquiller les cils, le matin, après la toilette, il faut les avoir "démaquillés" très soigneusement le soir, avant de se coucher.

Nous vous avons déjà dit l'urgence de ce démaquillage pour sauvegarder la santé de l'oeil, la fraîcheur des paupières . . . Nous y revenons pour la question de "réussite" du maquillage.

Comment vous démaquiller les yeux? Avec un tampon d'ouate imprégné d'eau bouillie tiède et un peu de savon doux. Il existe aussi des démaquillants à base d'alcool ou de vaseline. Cela dépend beaucoup de la composition de vos fards. Certains cosmétiques des cils sont tellement tenaces qu'on est obligée de les démaquiller avec des produits gras, spécialement créés à cet effet.

Le matin, en vous levant, baignez vos yeux dans un peu d'eau chaude additionnée d'eau de bluet ou dans une infusion de thé léger.

Puis, saisissez la brosse fine à long manche qui vous sert à poser le cosmétique; rincez-la à grande eau et secouez-la: il restera assez d'humidité dans les soies pour humecter votre cosmétique (surtout ne mouillez jamais la brosse avec votre langue! C'est tout à fait antihygiénique).

A ce propos, nous vous signalons une invention nouvelle des plus pratiques: c'est le cosmétique en tube pour les cils et les sourcils . . . Il sort du tube à demi-liquide, ce qui permet de se farder les cils au café ou au spectacle aussi facilement que l'on remet du rouge aux lèvres; chose impossible jusqu'alors avec les cosmétiques secs qu'il fallait toujours mouiller pour s'en servir. Le produit reste à l'abri de toute impureté; d'ailleurs il a été étudié en vue de fortifier et épaissir les cils et sourcils tout en leur donnant une jolie courbe naturelle.

Les brosses à deux rangs de soies sont les meilleures.

Afin de ne pas cligner des yeux ni plisser le front en posant le cosmétique, nous vous conseillons de tenir votre glace à plat sur votre coiffeuse et de vous farder en baissant la tête . . . Cela vous étonne? Essayez, et vous verrez combien le résultat sera meilleur.

Il faut farder les yeux l'un après l'autre, en "retouchant" deux ou trois fois de suite, de manière à prolonger le cil d'une petite quantité de cosmétique qui l'enrichit . . . Donnez à votre fard le temps de sécher un peu entre chaque retouche, sinon vous ôterez la seconde fois ce que vous avez mis la première fois.

Il ne faut pas cependant, exagérer la charge de fard que doit supporter chaque cil: des cils agglutinés, durcis de fard et tout raidis (comme une herse), perdent en agrément: ils ne jettent plus d'ombre sur le regard, mais, au contraire, le découvrent trop violemment.

Notez aussi que vous pouvez farder plus intensément vos cils pour le soir que pour la journée. En règle générale, le maquillage de jour doit toujours être très discret.

LA GRACE

Nous l'avons déjà dit, la grâce est quelque chose de plus aimable que la beauté. Aussi, toute jeune fille devrait s'efforcer de l'acquérir.

Pour cela, il faut imposer une discipline à tout le corps, à tous les muscles ainsi qu'aux articulations qui doivent être souples, élastiques et douces.

Nous vous avons donné des indications au sujet des muscles de l'estomac et du ventre, qui gardent la ligne aussi longtemps qu'ils sont forts et bien tendus, de la beauté des jambes et nous voici maintenant à la beauté des bras et des épaules.

L'exercice que voici donnera à vos épaules la souplesse désirée. Tenez vous droites, les bras le long du corps. Avec votre bras droit, décrivez un large cercle et dépassez votre épaule gauche. Faites-en autant avec l'autre bras et le plus rapidement possible.

Vos épaules s'assouplliront et vos bras ne grossiront jamais du haut, comme il arrive fréquemment ce qui enlaidit le plus beau bras.

Evidemment, il n'est pas sur la terre, une seule femme soucieuse d'engraisser. C'est plutôt le contraire que l'on recherche. Et celles qui sont obligées de manger au restaurant ou de dîner à leur ouvrage, d'une ou deux sandwiches, seront très heureuses d'apprendre que les diététiciens en sont venus à la conclusion que le pain brun et le pain blanc se valent au point de vue des qualités nutritives et que l'un n'est pas plus "engraissant" que l'autre.

Aussi, si vous préférez le pain blanc, mangez-en, soit à l'heure des repas, soit dans vos sandwiches . Et si vous prenez du poids, c'est parce que quelque chose n'ira pas dans votre organisme et non parce que vous aurez mangé du pain blanc.

MOYEN PRATIQUE ET ECONOMIQUE DE RESTER SVELTE ET ELEGANTE

Les femmes n'en sont qu'au tout début de la crise du caoutchouc qui sert à fabriquer des vêtements fondation de toute sorte et déjà elles s'affolent. Mais une femme a dit que puisque à partir de maintenant, nous ne pourrons plus nous procurer de ces vêtements, il nous reste encore un moyen de conserver notre sveltesse; celui de confectionner nous-mêmes ces articles indispensables pour obtenir la parfaite élégance. Fabriqués de bon coutil fort tout en étant soyeux, nous ne voyons aucune raison pour que nous, les femmes, cessions de paraître à notre mieux, à cause de la guerre.

Un grand nombre de femmes — à l'idée de ne plus pouvoir se procurer de corsets — ont couru vers les magasins et ont fait une large provision de ces articles, sans penser que le caoutchouc ne se conservait pas et qu'à la longue il s'éventait et perdait toutes ses qualités. Pourquoi s'affoller, puisque toujours, il nous reste ce moyen pratique et en même temps très économique de satisfaire aux besoins de la mode et du confort.

L'IMPORTANCE DES VERRES FUMES

Quand vous achetez des lunettes de soleil, la qualité de celles-ci est en rapport immédiat avec votre déboursé . Trop de personnes portent en été des lunettes foncées qu'elles achètent pour une bagatelle mais qui finit par leur faire du tort, parce qu'elles sont mal faites. Plusieurs médecins attribuent à ces lunettes qui déforment la vue, les maux d'estomac et de tête.

Si le prix de ces lunettes est important, la couleur ne l'est pas moins. Ainsi, pour conduire une auto, portez des lunettes jaune-vert ou vert-jaune. Cette teinte permet de voir les couleurs naturelles tout en protégeant contre le soleil. Les lunettes légèrement teintées de rose produisent le même effet.

Si vous désirez des lunettes qui vous permettront de voir loin sans être incommodée par le soleil, choisissez la couleur jaune franc. Si par contre vous ne vous en servez que pour la plage ou la montagne ou tout simplement pour la campagne achetez des lunettes vert foncé.

Quoi qu'on en pense, l'oeil est susceptible de prendre un coup de soleil. On ne s'en soucie guère attendu qu'on s'en rend moins compte que si le coup était donné sur le dos ou sur les bras mais le tort est fait quand même. De là l'utilité, la nécessité des lunettes de soleil. Vous les choisirez de bonne qualité et de la teinte qui vous convient le mieux.

PETIT SECRET

Si vous avez des poches sous les yeux, oignez le tour de vos yeux avec un mélange d'huile d'olive et de lanoline. Ayez soin de ne pas frotter le tour des yeux; gardez cette application durant la nuit.

"MISTER V"

"Mister V" est une production présentée par Edward Small et distribuée par ce dernier par l'entremise de l'agence United Artists mais en vérité le film est l'oeuvre complète de l'artiste britannique bien connu, le sympathique et populaire Leslie Howard. Celui-ci en est en effet le réalisateur, le metteur en scène et la vedette et "Mister V" est sans contredit le plus bel effort qu'il ait donné depuis le début de la guerre en fait de propagande cinématographique pour son pays. L'on sait que Leslie Howard s'occupe de cette intéressante propagande pour l'Angleterre depuis plusieurs mois, étant le premier parmi les vedettes du cinéma anglais à avoir fait comprendre au gouvernement anglais l'importance de continuer, ne serait-ce que sur un pied de guerre, la production cinématographique de son pays. L'effort de Leslie Howard est donc louable. Ceci ne revient pas à dire toutefois que son film "Mister V" est un film de propagande purement et simplement et la meilleure preuve que nous puissions donner à cet effet est que nul autre qu'Edward Small a voulu présenter le film en Amérique. Howard résume son effort, pour combattre toute opinion pouvant être offerte à propos de "Mister V", en déclarant qu'il ne s'agit pas d'un film de propagande mais d'un film d'actualité. Le scénario est passionnant et aussi excitant qu'un roman policier. Le voici:

Le professeur Horatio Smith (Leslie Howard) est un homme charmant, simple et doux. Reconnu comme une autorité en archéologie il s'occupe par contre mystérieusement de secourir les anti-nazis maltraités en Allemagne. Il n'a jamais été vu non seulement par les nazis mais même par ceux qu'il a secourus.

Après avoir secouru et avoir fait venir en Angleterre le savant Dr Benckendorf, le professeur retourne à ses classes à Cambridge. A la fin du semestre il annonce qu'il se rend en expédition d'études en Allemagne (c'est en 1937) et demande des volontaires parmi ses élèves pour l'accompagner. Le temps venu, le professeur et ses élèves traversent la frontière et passe leur première nuit à une auberge allemande près de la frontière suisse. Ce soir-là, un prisonnier d'un camp de concentration nazi s'échappe, aidé par le mystérieux libérateur qui est identifié simplement par le fait qu'il siffle une mélodie anglaise lorsqu'il accomplit sa tâche. Le lendemain, le professeur et ses élèves sont sur un train en route pour Berlin et il admet à ses amis qu'il est l'homme mystérieux qui déjoue la Gestapo. Il demande à ses jeunes élèves de l'aider dans sa mission et d'un commun accord ceux-ci acceptent.

Entre-temps, à Berlin, le Général Von Graum (Francis Sullivan), commandant de la Gestapo, est en furie. Il rage contre le mystérieux et habile libérateur et ordonne qu'il soit capturé. Le seul indice est cet air anglais sifflé par l'homme qu'il recherche tant. Un soir à Berlin, le professeur est invité à une réception à l'Ambassade Britannique. Von Graum aussi assiste au bal, accompagné d'une très jolie femme qui lui a promis de l'aider à trouver "Mister V". Von Graum est en effet convaincu que le mystérieux libérateur assistera à la réception. Au cours de la soirée, la jeune femme indique le professeur Smith à Von Graum mais celui-ci ne veut la croire, lui demandant simplement si elle veut se payer sa tête. Mais la belle aventurière ne se compte pas aussi facilement battue. Après la réception, elle rend visite au professeur dans son appartement. Elle lui dit qu'elle est certaine qu'il est l'homme qu'on ne connaît que par une mélodie sifflée doucement. Elle ajoute qu'elle se nomme Ludmilla Koslowski (Mary Morris) et qu'elle a promis à la Gestapo de trouver "Mister V" en retour pour la libération de son père qui est entre les mains des terribles policiers du Fuehrer. Le professeur vérifie son histoire et lorsqu'il apprend la vérité promet de l'aider. Il tient sa promesse et réussit à faire échapper le père de la jeune femme et un groupe de prisonniers politiques sous les yeux de Von Graum et de la Gestapo.

Il ne lui reste plus qu'à solutionner le problème de sa propre libération et de celle de Ludmilla qu'il a appris à aimer. Tout va bien jusqu'à ce qu'ils arrivent en train à la frontière suisse. Là, il est arrêté par un groupe de policiers de la Gestapo dirigés par Von Graum lui-même. Cynique, celui-ci oblige le professeur à se placer sous la lumière et pointant son revolver dans sa direction lui apprend narquois que "Mister V" a cessé d'exister. Mais comme Von Graum s'apprête à tirer, le professeur, par une ruse remarquable, s'échappe en territoire suisse et dans la nuit il crie au Général furieux, "Nous serons de retour! Attends-moi! Nous serons de retour!".

Voilà bien un film d'aventures comme Leslie Howard se devait de réaliser. La terreur nazie, le sang-froid britannique; deux contrastes qui resteront légendaires dans le conflit universel qui se déroule. Howard a réuni autour de lui un intéressant groupe d'artistes. Mentionnons, outre Mary Morris et le rondelet Francis Sullivan, ce dernier bien connu des cinéphiles pour ses nombreuses et brillantes compositions au cinéma anglais, Hugh McDermott, Raymond Huntley, A. E. Matthews, Roland Pertwee, Manning Wiley, Basil Appleby, Philip Friend, Lawrence Kitchen, David Tomlinson, Aubrey Mallalieu, Allan Jeayes et Peter Gawthorne.

Mary Morris est une nouvelle vedette découverte et lancée par Alexander Korda. Elle est née aux îles Fiji, la fille d'un officier du Corps d'Aviation Royal qui fut tué dans un accident d'aviation en 1919 alors que Mary n'avait que deux ans.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs en primeur deux scènes du film "Moontide" avec Jean Gabin et Ida Lupino. Nous en avons publié le roman complet dans notre dernier numéro sous le titre de "La marée".

Les scénaristes du film "Wrecking Crew" ont voulu reconnaître le manque de pneus pour les automobilistes en ajoutant à leur texte une phrase qui ne manquera pas son effet. Dans une scène, Richard Arlen doit se plaindre à Jean Parker du fait qu'elle ne sourit jamais. Il le dit en déclarant: "Il est plus facile d'obtenir un pneu neuf que d'obtenir un sourire de toi"!

George Cukor dirigera Katharine Hepburn et Spencer Tracy dans leur prochain film intitulé "Keeper of the Flame".

Les studios RKO Radio vont remettre sur le marché ce mois-ci leurs grands succès "Gunga Din", réalisé en 1930, et "King Kong", produit en 1933 . Il y a déjà plusieurs fois que ces films sont de nouveau distribués par RKO. Cette fois, cependant, les pellicules seront nouvellement imprimées.

Hunt Stromberg vient de signer un contrat de cinq ans avec United Artists. Il produira 15 films durant ce laps de temps et on lui accordera un budget de 15 millions, soit un million par film.

"Broadway", production Universal réalisée par Bruce Manning et mise en scène par William A. Seiter, nous présente George Raft et Pat O'Brien pour la première fois ensemble dans un même film.

Les propriétaires indépendants de cinémas d'Angleterre viennent de prendre une revanche sur la compagnie Gaumont British en bâclant une entente avec Metro concernant la présentation de "Gone With the Wind" dans plus de 450 théâtres de l'Associated British Circuit, une organisation de propriétaires indépendants. La nouvelle a fait sensation car l'on était convaincu que Gaumont British obtiendrait le contrat exclusif de Metro pour la présentation de cette superproduction en couleurs de David O. Selznick. Disons, incidemment, que les studios Warner Bros., ont récemment acheté la majeure partie des parts de l'Associated British Circuit.

Richard "Red" Skelton, le comédien si populaire à Montréal puisque nous l'avons souvent applaudi alors qu'il était moins célèbre et qu'il jouait sur la scène du théâtre Loew's il y a quelques années, va nous revenir en vedette dans la comédie musicale Metro-Goldwyn-Mayer "Ship Ahoy" aux côtés d'Eleanor Powell, Bert Lahr, Virginia O'Brien et l'orchestre de Tommy Dorsey.

Jean Phillips vient de prévenir ses studios qu'elle tient à être embrassée dans son prochain film! L'ex-remplaçante de la regrettée Jean Harlow s'est mise en évidence dans quatre productions Paramount depuis un an mais elle n'a pas encore été embrassée devant la camera.

La mode à Hollywood

La jeune vedette canadienne Alexis Smith, des studios Warner Bros., est ici photographiée portant trois ensembles d'été d'une simplicité charmante. Dans la première photo à gauche elle porte un costume-tailleur gris rayé de rouge. La bourse et les souliers sont en cuir alligator. Au centre, pour le dîner, Mlle Smith choisit un ensemble de bengaline noire avec collet et petites manchettes qui font contraste. Enfin, à droite, c'est un tailleur style militaire en gabardine. Les gants sont de chamois tandis que le chapeau complète bien ce charmant ensemble.

NOTRE ROMAN COMPLET

L'ESCADRILLE 71

Roman d'aventures avec les gars du Corps d'Aviation Royale

par Marc Germain

"A compter de cette date, le 15 avril, 1942, les officiers pilotes Brewer, Coe et Borowsky quitteront leur camp d'entraînement pour..." ici la douce et harmonieuse voix du Lieutenant McKinnon, un pur Ecossais, devint légèrement hésitante. Mais après avoir jeté un regard approbateur sur les trois gars qui se tenaient devant lui bien droits, confiants, l'officier supérieur reprit la lecture de son texte officiel. "...pour se rapporter à l'Escadrille 71. C'est tout". Les trois jeunes aviateurs quittèrent leur position d'attention.

"Enfin!" s'écria l'enthousiaste Chuck Brewer; "Nous faisons partie du 71!".

McKinnon, apparemment, ne l'entendit pas. "Je vous présente le Lieutenant d'Escadrille Hank Starr" reprit-il en indiquant un autre jeune pilote américain qui entrait dans l'appartement. "Il vous conduira à votre nouvelle station".

Les trois jeunes recrues saluèrent leur nouvel officier qui retourna la politesse nonchalemment avant de s'asseoir sur le bureau de McKinnon.

"Comment vont les choses en Ecosse?" demanda-t-il l'air narquois.

McKinnon le regarda puis baissa la vue sans répondre pour s'emparer de trois documents, dont deux étaient tachés d'encre. Papiers en main, McKinnon se leva pour se rapprocher des trois jeunes aviateurs. "Lorsque vous arriverez à votre nouvelle base", déclara-t-il, "l'on vous remettra cette enseigne d'un aigle volant . . . comme celle que porte actuellement l'officier pilote Starr sur son uniforme. C'est l'enseigne d'une escadrille fameuse. Je suis convaincu que vous saurez lui faire honneur. Et maintenant, au revoir et . . . bonne chance!".

Quelques minutes plus tard, derrière Hank Starr, Chuck Brewer, Johnny Coe et Wadislaw Browosky prenaient place dans un gros bombardier qui devait les conduire à leurs nouveaux quartiers. L'envolée ne devait durer que peu de temps car la base de l'Escadrille 71 n'était pas très distancée. Chuck en entrant dans l'appareil s'empressa de déboutonner sa tunique. Puisqu'il était main-

tenant officier pilote, il pouvait se permettre ce petit confort. Le geste signifiait beaucoup pour lui. Que d'efforts il avait dû donner pour atteindre le rang qu'il occupait maintenant dans le Corps d'Aviation Royal. Chuck Brewer n'avait que 22 ans. L'aviation l'avait toutefois intéressé depuis ses jours de high school à Los Angeles. Il était devenu aviateur de cirque aux Etats-Unis le lendemain de sa graduation au high school et il n'y avait à peu près rien qu'il n'avait pas risquer en aéroplane. Il avait été pilote d'essais pour des avions et bombardiers d'un type nouveau. Un jour qu'il travaillait à répandre dans son avion au-dessus des longues prairies cultivées de Californie le poison-fumée qui protège les moissons en ce pays contre les insectes de tous les genres, la guerre fut déclarée et instinctivement Chuck pensa qu'il était beaucoup plus important de protéger les vies humaines des siens que de se contenter de tuer quelques centaines d'insectes. Et lorsque l'Angleterre eut besoin de pilotes, Chuck Brewer n'hésita pas à s'enrôler dans le Corps d'Aviation Royal. Pressentant comme bien d'autres que les Etats-Unis finiraient par entrer dans le conflit, Chuck ne put toutefois attendre que l'Oncle Sam se décide. Et comme tout jeune Américain dont la vie n'était que rêves et expériences d'aviation, il ne tarda pas à signer la feuille d'enrôlement qu'il avait demandée, tout souriant et anxieux de faire face à la Luftwaffe des nazis.

II

Lorsqu'il arriva en Angleterre, Chuck crut qu'en un jour on lui donnerait un Spitfire et qu'en deux jours il aurait au moins descendu deux ou trois Messerchmidt. Fort de ses connaissances extraordinaires pour un jeune pilote, il était assuré qu'en moins d'une semaine il deviendrait un nouvel as de la R.A.F. Mais sa grande confiance en lui-même était vraiment exagérée. Et puis, un pilote de guerre n'est pas un pilote de cirque et bon gré, mal gré, Chuck Brewer dut se soumettre à un entraînement aussi compliqué que long. Il lui fallut comprendre la discipline de guerre et les tactiques dangereuses et difficiles des aviateurs de combats.

Chuck pensa à tous ces efforts en déboutonnant sa tunique dans le bombardier qui allait bientôt décoller pour le conduire avec ses copains à la base de la fameuse Escadrille 71. Se tournant vers son ami Johnny Coe qui venait de s'asseoir dans le siège voisin du sien, Chuck déclara en souriant: "Eh bien! Johnny . . . on y va?".

"Et comment!" répondit Johnny songeur; "Demain, nous aurons notre première chance de rencontrer ces maudits nazis. Nous n'aurons pas patienté en vain, pas vrai?".

"Tu parles" ajouta Chuck en levant les yeux pour apercevoir une jeune fille et un homme qui entraient dans l'avion. La jeune fille était mince, élancée, très gracieuse. Elle portait l'uniforme du Corps Auxiliaire Féminin et pour la première fois, Chuck admira tout à fait l'uniforme-tailleur de cette organisation . Et puis, sous la casquette qui retenait les cheveux noirs de la jeune femme, Chuck vit un menton décidé dont la sévérité était sauvée par des lèvres pleines et certes attirantes. Chuck se tint plus droit pour admirer. Les yeux de la jeune personne faisaient bon à contempler et tout en la regardant, Chuck ne put s'empêcher de commenter: "Voilà certainement ce que j'attendais".

Les nouveaux venus étaient Anne Partridge et le Commandant d'Escadrille Paddy Carson, de vieux amis de Hank Starr. Celui-ci les présenta aux trois recrues, ajoutant: "Mlle Partridge est en devoir dans notre Chambre d'Observation à l'Escadrille 71".

"Nous nous verrons donc souvent" déclara Chuck en regardant la jeune fille.

Anne sourit mais sa réponse, un "peut-être" froid et distant, ne donna aucune satisfaction à Chuck. Apparemment indifférente à la présence du jeune Américain, elle alla s'asseoir à l'autre bout de l'appareil.

"Paddy Carson", reprit Hank Starr en s'adressant aux trois jeunes officiers, "est notre commandant". Chuck quitta Anne des yeux pour regarder son officier supérieur. Dans son excitation il fit un mouvement brusque qui déboutonna sa tunique presqu'entièrement. A la quasi stupeur de tous les occupants, un petit chat charmant sortit sa tête entre les séries de boutons, poussant un petit "miow" de surprise.

Anne devint toute joyeuse. "Un chat!" s'écria-t-elle. Puis étirant les bras elle demanda: "Puis-je le tenir?". Chuck s'empressa de lui passer la gentille petite bête et Anne la rapprocha de sa joue en murmurant. "Quel petit chéri".

"C'est justement ce que j'allais dire", ajouta Chuck; "Seulement, je ne pensais pas au chat".

L'ombre d'un sourire effleura les lèvres de la jeune fille pour aussitôt disparaître. "Quel est son nom?" demanda-t-elle. "Et où l'avez-vous pris?".

"Blitz, voilà son nom" répondit Chuck, "et je l'ai pris sur le bureau du Commandant lorsqu'il nous appela pour rencontrer le Lieutenant Starr. Blitz avait renversé une bouteille d'encre sur le bureau, tachant les dossiers de Johnny et de Waddy. Lorsque le Commandant menaça Blitz de le faire comparaître en Cour Martiale et réalisant que le chat n'avait pas gâché mes papiers après tout, j'offris de l'adopter. Nous en ferons notre mascotte à l'escadrille".

"J'espère qu'il nous apportera de la chance" commenta Paddy Carson. "Nous en aurons besoin. Incidemment, d'où venez-vous tous trois?".

"Los Angeles" répondirent Chuck et Johnny à l'unisson.

"Et comment se fait-il que vous êtes dans le Corps d'Aviation Royal?" reprit l'officier supérieur.

"Johnny n'était pas très content de ce que les Nazis vous servaient et comme il se croit indestructible il décida de venir vous donner un coup de main. Quant à moi, je l'ai suivi pour voir si vraiment il n'y avait pas moyen de le détruire ce gaillard".

"Et vous?" ajouta Paddy en se tournant vers Wadislaw Borowsky.

"Je suis né en Pennsylvanie", répondit-il gravement. "A l'âge de douze ans mes parents retournèrent en Pologne. Nous étions là lorsque les Allemands y passèrent. Ils tuèrent Maman et Papa . Je me suis enfui en Amérique pour revenir . . . tuer ces maudits nazis". Le bruit des moteurs de l'avion qui décollait accompagnèrent les dernières paroles du jeune Polonais qui l'air fanatique avait mordu furieusement dans ses derniers mots.

III

Le bombardier toucha l'aéroport et les passagers descendirent sur le terrain camouflé et presqu'entièrement dans l'obscurité. Chuck réussit à se rapprocher d'Anne en débarquant. "Vous montrerez bien le village à un étranger demain n'est-ce pas?" demanda-t-il.

"Je regrette mais je serai en devoir toute la journée" répondit brièvement Anne. Elle remit Blitz dans les bras de Chuck et s'en alla tout simplement suivie de Paddy Carson.

"Voilà qui est mignon", murmura Chuck. "C'est la première fois qu'une jeune fille me traite ainsi. Et que dire de notre chef d'escadrille . . . un véritable poisson gelé ce Carson".

"C'est ce qu'ils appellent la réserve Britannique" ajouta Johnny pour réconforter son copain. "Ne t'en fais pas voyons. Pense à Nancy Mitchell."

Neuf pilotes expérimentés et les trois jeunes aviateurs s'envolèrent le lendemain. Juste avant le départ, Carson appela ses hommes autour de lui pour leur donner leurs instructions de dernière minute. En terminant, il déclara: "Faites bien attention et surveillez bien les Léopards". Comme ses hommes le regardaient sans trop comprendre, Carson ajouta: "Les Léopards sont un nouvel appareil de combat des Nazis et je crois que nous allons en rencontrer quelques-uns aujourd'hui. Personne ne les a vus encore; seuls nos agents du Service d'Intelligence nous en ont parlé. Ces avions sont dit-on ce que les Allemands ont fabriqué de meilleur. Ils sont plus rapides et mieux armés que n'importe quel autre de leurs appareils. De plus les Léopards sont munis d'une devise secrète pour répérer les avions ennemis et il se peut fort bien que nous soyons attaqués par surprise. C'est pourquoi, mes gars, je vous dis de bien regarder. A vos postes, rompez!"

L'envolée fut telle que préparée. L'Escadrille 71 traversa la Manche à une altitude de 25,000 pieds, bombarda une base aérienne des nazis en France occupée puis reprit le chemin du retour, survolant très bas les champs des paysans Français qui se tenaient les bras ouverts en forme de "V" pour la Victoire.

Dans son appareil, Chuck était heureux. De temps à autre, il conversait avec Johnny via son radio. Johnny, Blitz sur son épaule, volait à la gauche de Chuck dans son avion. Chuck lui envoya un sourire puis se mit à penser à Anne. Il la vit, munie de ses "oreilles" de récepteur de radio attendant anxieusement des nouvelles de l'escadrille. Puis il vit ses beaux cheveux noirs et pensa à un moyen pour obtenir un rendez-vous d'elle.

Soudainement, d'un nuage voisin, il vit tout un groupe d'appareils ennemis se lançant à leur attaque. Leur vitesse, le fait qu'ils étaient si rapprochés sans que les cadrans avertisseurs de son avion l'aient prévenu, firent vite comprendre à Chuck qu'il s'agissait des fameux Léopards et qu'il lui faudrait livrer le combat de sa vie.

Chuck ne pouvait se débarrasser du Léopard qui le pourchassait et qui était comme "collé" à sa queue d'avion. Il tenta plusieurs manoeuvres mais chaque fois il s'apercevait que le Léopard ennemi était derrière lui le criblant de balles. Fermement, Paddy Carson répétait ses ordres: "Gardez votre formation . . . Gardez votre formation". Mais la chose était impossible devant la vitesse et la précision des appareils ennemis.

Au-dessus de la Manche, en apercevant ses ailes et tous ses instruments percés et brisés, Chuck Brewer sut qu'il ne lui restait plus qu'une chose à faire. Ouvrant son radio il cria: "Allo Avril . . . Je saute . . . Avril-Mai". Il eut momentanément une vision de la Chambre d'Opération. Le Contrôleur et Anne avaient entendu son message en code. Il savait que tout dépendait d'Anne en autant que lui était concerné toutefois. C'était elle qui devait prévenir les unités navales de façon à ce que Chuck, en tombant dans la Manche, puisse être rescapé par un navire. En priant que toutes ces communications réussissent, Chuck ouvrit le "toit" de son avion et s'élança dans l'espace.

IV

Le soir, son uniforme encore tout trempé, Chuck retourna à sa station anxieux de parler avec Johnny de ses expériences de la journée. Mais Johnny n'était pas revenu, de même que deux autres pilotes. Tous trois avaient été abattus par les nazis. Chuck ne voulut croire la terrible nouvelle mais bientôt il y eut preuve indéniable. Un avion allemand survola la base et laissa tomber un petit parachute auquel Blitz était attaché. Autour du petit cou du chat on avait relié trois disques de métal et une note insolente et prétentieuse se lisant comme suit: "Pour vous prouver la supériorité de la Luftwaffe nous vous retournons le petit chat et les pièces d'identification de vos trois officiers, Coe, Bell et Meeker. Ils furent braves mais durent mourir comme devront mourir tous ceux qui nous défieront".

Chuck fut visiblement ébranlé par la nouvelle de la mort de son copain Johnny Coe. Les autres membres de l'escadrille semblèrent par contre beaucoup plus s'intéresser au fait que cette note confirmait bien la dangereuse supériorité des appareils Léopard. Fou de rage devant le sang-froid inexplicable de ceux qui l'entouraient, Chuck s'écria:

"Qu'est-ce que vous avez donc tous à la place de votre coeur—un carburateur? Je ne m'attends pas à ce que vous pleuriez la mort de Johnny. Vous ne le connaissiez pas. Vous ne saviez pas qu'il était le meilleur chic type au monde. Mais les deux autres, Bell et Meeker, étaient des vôtres. Ils étaient vos amis".

Hank Starr, qui s'était rapproché de Chuck, lui saisit le bras. "Vas-y doucement Chuck" déclara-t-il; "Tu ne comprends pas. C'est que . . . "

"Je ne comprends pas!" interrompit Chuck enragé, "Je comprends que lorsqu'un ami est tué l'on peut se permettre de déplorer au moins poliment sa disparition. Mais vous tous, avec vos mentons cyniques, vos cravates bien en place, vous n'êtes que . . . " Sauvagesement, il s'élança vers la porte et sortit en retenant ses larmes.

Sur la route, Chuck marcha silencieusement. Il marcha durant près de deux heures, se rappelant ses beaux jours avec Johnny. Le pauvre, lui qui se croyait indestructible. Finalement, épuisé, dégoûté, Chuck retourna au camp. La première personne qu'il vit, la première qu'il remarqua, fut Anne Partridge. Au lieu de lui parler de cette voix distante et peu invitante qu'il lui connaissait, Anne l'accueillit souriante et d'une voix très gaie. "Allo. Vous étiez dans la brassée cet après-midi n'est-ce pas?". Chuck fit signe que oui. "J'étais dans la Chambre d'Observation" reprit-elle, "J'ai reçu votre message".

Mais Chuck n'était pas d'humeur à comprendre la gaieté d'Anne. Il ne pensait qu'à une chose . . . cette "brassée", comme elle le disait, lui avait coûté la vie de son meilleur ami. Et de l'entendre parler aussi nonchalemment de cette terrible envolée, Chuck fut encore une fois pris de rage.

"Ah! Vous avez entendu", répliqua-t-il; "est-ce que cela doit nécessairement dire que nous sommes meilleurs amis maintenant?"

Anne fut saisie comme s'il l'avait giflée. "Certainement pas en autant que je suis concernée" répondit-elle sèchement en le quittant.

Chuck hocha les épaules, indifférent à son ton. Dans la cantine il put s'asseoir à une table libre près du parquet de danse. Seul et misérable il se mit à fumer. Il avait bien grillé une douzaine de cigarettes lorsqu'à sa grande surprise Anne vint s'asseoir à côté de lui.

"Je n'ai pas compris tout à l'heure", avoua-t-elle gentiment et avec une douceur qui le réconforta. "J'ai parlé à Hank Starr et il m'a raconté au sujet de votre ami. Je sais" ajouta-t-elle en baissant les yeux, "ce que c'est que de perdre quelqu'un . . . quelqu'un que vous aimez".

Chuck abandonna enfin son air triste. Anne comprenait; elle savait ce que c'était que d'être malheureux; il n'eut qu'à la regarder pour réaliser combien elle avait été sincère. Il se rappela ce que Johnny avait dit, à propos de la réserve britannique. Voilà ce que cette remarque avait voulu dire. Anne, Hank Starr et tous les autres cachaient leurs émotions derrière leur sarcasme. Ils n'en parlaient pas eux de leurs émotions; ils les cachaient bien profondément dans leur coeur.

Durant les quelques jours qui suivirent, Chuck fut passablement libre. Le Ministère de l'Air avait ordonné que toute envolée de combat soit remise à plus tard, jusqu'à ce que les autorités soient plus au courant des fameux Léopards des Allemands. Anne aussi fut considérablement libre et elle put passer plusieurs heures en compagnie de Chuck. Un jour, ils organisèrent un pique-nique avec les petits enfants évacués de Londres que la tante d'Anne gardait chez elle. Ils allaient prendre la route du retour lorsqu'une alerte fut sonnée. Rapidement, ils ordonnèrent aux enfants de se réfugier sous l'autobus qui les avait conduit et en dernier lieu, Anne et Chuck glissèrent à leur tour entre les roues du véhicule. Tout naturellement, Chuck protégea Anne en l'entourant de son bras.

"Ecoute Anne", déclara-t-il finalement un peu gêné, "peut-être allons-nous facilement sortir de la situation dans laquelle nous sommes mais comme il se peut que le contraire se produise je tiens à ce que tu saches . . . que je t'adore".

"Chuck!" murmura la jeune fille souriante. Chuck sentit son coeur bondir de joie. Il la serra plus près de lui et dans un beau moment d'émotion l'embrassa tendrement. Ce ne fut que le signal indiquant la fin de l'alerte qui les ramena à la réalité.

Ils étaient à mi-chemin lorsque Paddy Carson, conduisant un petit char militaire, les rejoignit. Il prit Anne à part et lui murmura quelques mots puis se tournant vers Chuck il déclara: "Mlle Partridge m'accompagne et rentre dans ma voiture. Conduisez les enfants à leur maison et rapportez-vous ensuite au Commandant".

"Oui Monsieur" répondit Chuck d'une voix ferme mais qui dénotait tout le drame qui se passait en lui. Quel bel idiot il était, pensa-t-il. Oser croire qu'Anne l'aimait. Mais la première fois qu'il la vit elle était avec Paddy!

"Merci Chuck" reprit Anne excitée. Puis d'une voix douce elle ajouta: "Je . . . c'est-à-dire, Paddy . . . "

"Vous n'avez pas à m'expliquer" interrompit Chuck froidement; "vous faites mieux de vous dépêcher". Du regard il indiqua Paddy qui était appuyé sur la porte de sa voiture. "Vous ne pouvez faire trop attendre votre ami", termina-t-il sarcastiquement.

"Chuck!" s'écria Anne pour protester; "tu ne crois pas . . . " Mais Chuck avait déjà fait partir l'autobus et le bruit de l'engin ancien couvrit la voix de la jeune fille.

V

Après avoir reconduit les enfants à la résidence de la tante d'Anne, Chuck se dépêcha d'aller se rapporter au bureau de l'Officier Commandant Grenfall où il trouva son copain Wadislaw Borowsky. L'officier leur apprit qu'ils devaient tous deux, avec Paddy Carson, participer à une dangereuse mission avec un détachement de commandos. Une heure plus tard, les trois pilotes avaient volé jusqu'à une base de commandos où ils commencèrent un entraînement rigoureux de deux semaines pour apprendre les tactiques d'attaque silencieuse de ces fameux guerriers. L'entraînement ne manqua pas d'intéresser Chuck, anxieux qu'il était de vouloir oublier autant que possible celle qu'il aimait tant. Mais la présence de Paddy ne l'aida pas.

Durant ces deux semaines, Chuck ne put s'empêcher de trouver sa situation ridicule. Dès sa première impression, il avait détesté Paddy Carson qu'il avait trouvé distant, froid, d'un calme mécanique. Pourtant, Chuck s'avoua que Paddy était justement un excellent officier à cause de ces qualités. Maintenant, puisqu'il en était jaloux, non seulement Chuck détestait-il son supérieur mais il le haïssait. Pourtant, il était obligé de combattre à ses côtés, de se soumettre à ses ordres.

Leur entraînement terminé, les commandos obtinrent un congé de deux jours. Sitôt libre, Chuck voulut appeler Anne par téléphone. Lorsqu'enfin son appel fut répondu, Chuck fut désappointé d'entendre la voix de la tante. Anne n'était pas à la maison, lui annonça la vieille dame; elle était à Londres, à l'hôpital St-Chad.

"A l'hôpital!" s'écria Chuck soucieux et nerveux. "Mais qu'est-ce qu'elle a?"

"Rien du tout" répondit la vieille tante; "elle est simplement partie en voiture ce matin avec Paddy Carson".

Chuck ferma le téléphone furieux. Ainsi, Paddy Carson était encore là. D'un seul élan il sauta dans le premier train pour Londres. Ah! Ce qu'il réservait à ce Paddy. Il allait le rejoindre et cette fois il allait s'occuper de lui. Pour une fois, Chuck ne songea pas du tout à contrôler sa haine et une seule idée lui traversait l'idée: casser la figure de ce détestable officier.

Londres avait souffert son raid le plus terrible cette journée-là. De nombreux incendies, grands et petits, ravageaient la ville et lorsqu'il arriva enfin à l'hôpital St-Chad, Chuck ne vit que des ruines en fumée. Sur le parterre, de nombreuses civières avaient été placées et les malades y subissaient des moments d'angoisse peu gais à regarder. Plus loin, il vit de longues formes inanimées recouvertes d'un drap blanc.

"Les salops!" pensa Chuck en voyant ce spectacle d'un hôpital et ses pauvres malades bombardés par des êtres sans coeur et sans pitié. Le regard nerveux du jeune Américain tomba enfin sur les cheveux d'Anne, laquelle penchée contemplait un malade. A ses côtés, Chuck aperçut Paddy Carson.

Chuck se mit à courir dans la direction d'Anne mais Paddy l'arrêta.

"Chuck!" s'exclama-t-il. "Dieu merci que tu sois ici!"

Le jeune homme s'arrêta, tout surpris. Paddy semblait content de le voir. "Anne n'en peut plus" reprit Paddy; "d'abord Eric et maintenant—son père".

Chuck hésita. "Eric?" demanda-t-il.

"Le frère d'Anne", expliqua Paddy; "Il était mon meilleur ami".

"Mais je, je croyais . . . " balbutia Chuck en regardant Anne agenouillée près de son père et en retournant son regard sur le militaire.

Paddy pressentit les questions que Chuck ne pouvait exprimer. "C'est pour cela", ajouta-t-il, "que je prenais soin d'Anne . . . Eric aurait voulu que je le fasse".

Lentement les paroles de Paddy entrèrent dans l'esprit de Chuck. Comme par enchantement sa jalousie disparut instantanément. Heureux, énergique il offrit sa main à Paddy et celui-ci, souriant, l'accepta. A ce moment, Anne se releva. Ses traits étaient tirés et elle était d'une pâleur qui dénotait bien une profonde peine.

"Je vais rester ici pour m'occuper de tout" murmura Paddy à l'oreille de Chuck; "arrange-toi pour emmener Anne avec toi".

Chuck fit signe que oui. "Anne" cria-t-il, "Anne chérie". Lentement, les yeux de la jeune femme exprimèrent la joie qu'elle ressentait de le voir. En un instant elle se jeta dans ses bras, cachant ses larmes.

Chuck la conduisit dans un petit parc et là, ses bras la tenant tendrement, il la réconforta et Anne lui raconta la douleur qu'elle avait dû subir. Le vieillard qui venait de mourir était son père, Sir John Partridge. Il avait été membre du Parlement et étant idéaliste il avait lutté durant toute sa carrière contre le réarmement. Son frère Eric avait partagé les opinions de son père mais il avait crû que le réarmement était inévitable et avait toujours pensé que l'Angleterre se devait de se préparer. Durant des années, le père et le fils s'étaient chicanés et un jour ils durent se quitter. Dès le début de la guerre, Eric avait été parmi les premiers à s'enrôler. Son geste patriotique ne put malheureusement réconcilier les deux hommes. Mais lorsqu'Eric fut tué, Sir John renonça à toutes ses idées, se croyant moralement responsable de la mort de son fils. Dans un effort pour se réhabiliter dans sa propre estime, le vieil homme avait cherché à s'enrôler à son tour. Mais à cause de son âge avancé, l'armée le refusa. Puis il avait disparu.

Croyant que son père s'était enrôlé sous un nom d'emprunt et en cachant son âge véritable, Anne, avec l'aide de Paddy, avait fait envoyer une description de Sir John dans tous les hôpitaux priant les autorités de la mettre au courant chaque fois qu'un patient répondant à la description serait admis. Paddy plus souvent qu'autrement était le premier informé et immédiatement il se chargeait de conduire Anne à l'hôpital en question. Mais chaque visite avait été jusque là un désappointement. Ce jour-là l'hôpital St-Chad avait signalé la présence d'un patient répondant à la description de Sir John et Paddy encore une fois avait conduit Anne. Il s'agissait d'un mitrailleur d'avion, blessé dans un raid. Mais avant l'arrivée d'Anne, l'incendie avait ravagé l'hôpital et plusieurs patients avaient succombé pendant que d'autres étaient tués par les débris de l'édifice en ruines. Plusieurs malades avaient été transportés sur le parterre de l'hôpital et en cherchant l'homme dont on lui avait signalé la présence, Anne dut malgré elle s'occuper de plusieurs blessés. Finalement, Anne et Paddy trouvèrent Sir John. Quelques minutes après, il succombait dans les bras de sa fille.

"Pauvre chérie" murmura Chuck attristé par ce récit. Il aurait voulu la consoler comme un grand'frère mais Anne était si près de lui qu'il ne put se contenir. "Chérie", reprit-il, "ce n'est peut-être pas le bon moment de te demander ceci, mais . . . ", il hésita un peu mais ajouta, "veux-tu m'épouser?"

"Nous ne pouvons pas", répondit Anne d'une voix sans vie; "nous ne sommes pas importants maintenant Chuck. L'amour n'a rien d'important maintenant. Rien n'a autant d'importance que ce que nous avons à faire dans l'armée".

"Mais nous pourrions quand même faire cela, mon amour" reprit Chuck enthousiaste.

Anne se retourna subitement. "Oh! Chuck. Ne vois-tu donc pas?" demanda-t-elle émue; "Si tu me quittes, maintenant, je puis continuer à lutter seule. Mais si je te prends pour mari et qu'à ton tour tu étais tué il ne me resterait plus rien—même pas la force de continuer à lutter". Chuck voulut la prendre dans ses bras mais elle le repoussa. "Je t'en supplie Chuck, si tu m'aimes vraiment, vas-t-en maintenant, je t'en supplie".

Après un long moment de silence, Chuck prit lentement son joli visage dans ses mains, l'embrassa et la quitta.

VI

Le raid des commandos eut lieu le lendemain soir. Trois barges, peinturées en noir et remplies de soldats en uniforme noir armés pour la plupart de petites mitrailleuses, quittèrent la côte anglaise pour accoster un coin de la côte de France près d'un aérodrome de Léopards. Des officiers du service d'Intelligence anglais, déguisés en paysans français, rencontrèrent les commandos pour leur remettre des cartes décrivant dans ses moindres détails l'aérodrome nazi. Ils avaient déjà capturé quelques gardes et avaient coupé les communications de l'ennemi. Paddy Carson, Chuck et Borowsky furent parmi les premiers à descendre sur la terre française. Les deux derniers n'étaient armés que de revolvers mais Paddy portait une petite mitrailleuse. Leurs compagnons, une fois débarqués, devaient entourer l'aérodrome tandis que sous la protection de leurs fusils les trois aviateurs devaient s'emparer de trois Léopards et s'envoler vers l'Angleterre avec les appareils. Il s'agissait donc de permettre aux experts britanniques d'étudier le nouvel appareil de chasse des Allemands. Les trois aviateurs se cachèrent dans les broussailles attendant le signal d'attaque qui leur permettrait de s'élancer vers l'aérodrome et d'accomplir leur tâche aussi rapidement que possible.

Ce fut Borowsky qui gâcha le plan. Fanatique au point de ne penser qu'à une chose, tuer des nazis, Borowsky ne put contrôler sa rage lorsqu'il fut près de l'aérodrome. Il pensa à ses pauvres parents torturés par les Allemands en Pologne et fou de colère et de haine il s'élança en criant comme un sauvage vers l'aérodrome ennemi. N'écoutant plus aucun ordre, Borowsky tira de son revolver tout en courant vers l'avant-poste allemand et en criant comme un maniaque. Le bruit tira l'attention des soldats allemands et en quelques secondes Borowski était abattu pendant que les commandos et leurs adversaires commençaient à se livrer un terrible combat dans la nuit. Mais la lutte était inégale et les commandos, beaucoup moins nombreux, durent battre en retraite, regagnant leurs barges pour s'éloigner.

Paddy, qui avait tenté de retenir Borowsky lorsque le jeune Polonais s'était élancé, fut criblé de balles. Couché sur le dos, Paddy réalisa vite qu'il ne lui restait plus que quelques minutes à vivre. Chuck, par contre, ne fut pas blessé et aurait pu facilement rejoindre ses compagnons dans leurs barges mais lorsque Paddy lui ordonna de se retirer, Chuck refusa. Se rapprochant de Paddy, il murmura:

"Anne a dit que la seule chose importante maintenant était d'accomplir notre tâche dans l'armée. Eh! bien, ma mission consiste à retourner en Angleterre avec un Léopard et c'est exactement ce que je vais faire".

"Tu es fou Chuck" répliqua Paddy. "Tu n'as aucune chance". Mais au lieu de répondre Chuck serra la main de son ami. Son adieu fut silencieux car il savait trop bien qu'il voyait Paddy pour la dernière fois. Sortant son revolver Chuck se mit à ramper dans la broussaille. Paddy voulut le voir et malgré ses nombreuses blessures et sa souffrance il se retourna sur lui-même. Puis prenant sa petite mitrailleuse contre son corps il souffla: "Bonne chance, Chuck. Je vais te protéger avec mon feu".

Replié sur lui-même, Chuck avança lentement. Soudain il s'élança vers un hangar en courant. En même temps, Paddy ouvrit le feu de sa mitrailleuse sur les gardes. Deux tombèrent dès la première criblée de l'officier pendant que Chuck en abattait un troisième d'un coup de revolver. Le quatrième et dernier garde allait s'élancer sur lui lorsque Paddy dans un dernier effort sublime l'abattit en murmurant: "Vas-y Chuck, mon gars". En quelques secondes Chuck était dans l'appareil et décollait à toute vitesse. Le puissant moteur fit un bruit de tonnerre et l'avion s'envola pendant que d'autres gardes tiraient en vain dans sa direction. Mais Chuck n'avait pas quitté la terre ferme qu'il se retourna pour voir toute une escadrille de Léopards décollant à ses trousses.

Dans la Chambre d'Opération de l'Escadrille 71, Anne était assise à son pupitre, triste et désabusée. Pendant que le Contrôleur, de son poste, la regardait anxieusement, Anne se remit à lire le message qu'on venait de lui communiquer, quelques secondes après l'avoir reçu de l'officier commandant du raid des commandos. Le message annonçait la défaite des courageux soldats anglais et de leur mission et la perte des officiers pilotes Paddy Carson, Chuck Brewer et Wadislaw Borowsky . Les mots dansaient devant les yeux d'Anne dont les jolies joues laissaient voir de grosses larmes. Et dans ses larmes elle vit le visage rieur de Chuck, ses yeux moqueurs, son sourire plein de vie et de gaieté. Combien elle l'aimait cet être courageux qui l'avait suppliée de l'épouser. Sa triste rêverie fut interrompue par une voix qui se fit soudainement entendre dans le récepteur radiophonique du Contrôleur.

"Allo Avril . . . Allo Avril", criait la voix; "Ici l'Ange Fantastique, ici, l'Ange Fantastique".

Anne fut saisie d'une excitation totale. C'était lui! C'était la voix de Chuck! Et c'était son message en code!

"Allo Avril . . . Allo Avril, ici l'Ange Fantastique" reprit la voix; "J'ai des bandits à mes trousses".

Cette fois, Anne poussa un cri de joie. Elle était positive que c'était Chuck. Mais le mot bandit signifiait qu'il était attaqué. Fièvreusement elle se mit en communication avec les forces de la base, donnant les instructions nécessaires pour que des avions aillent au secours de Chuck. Puis elle se rapprocha du Contrôleur. "Ici Avril" cria celui-ci pour répondre à l'appel de l'aviateur; "Rentrez à votre station . . . " Il n'y eut pas de réponse. Ne pouvant plus se contrôler, Anne s'empara du microphone. "Je vous en supplie", demanda-t-elle au militaire, "laissez-moi lui parler . . . Allo, ici Avril. Rentrez à votre station, ren . . . " sa voix se brisa, "Oh, Chuck . . . reviens!"

"Anne chérie!" cria la radio.

"Reviens à la station" répéta la jeune femme affolée.

"Je ne crois pas que ces maudits bandits vont me laisser faire" répondit Chuck d'une voix nerveuse. Anne ne put retenir un cri de peur. "Anne!", reprit Chuck, "Anne chérie, m'aimes-tu?"

Pouvant à peine contrôler son émotion et son angoisse, Anne cria: "Oh! Idiot, idiot que j'adore—tu sais bien que je t'aime!"

"Si je me tire de cette brassée" ajouta-t-il, m'épouseras-tu?"

"Oui!" cria Anne; "Je t'épouserai! J'épouserai toute ta famille si tu le veux mais pour l'amour reviens, reviens chéri!"

"O.K.!", répondit Chuck d'une voix défiante, "attends-moi!"

VII

En même temps que Chuck était décoré par le Roi d'Angleterre sa jeune femme, Anne, recevait la Croix George pour avoir sauvé la vie de plusieurs blessés au cours du raid sur l'hôpital St-Chad, tragédie au cours de laquelle pendant que son père mourait elle s'était occupée de soigner les malades. L'impressionnante cérémonie marquant la décoration des deux jeunes héros se termina par un éloquent discours du Roi au cours duquel Sa Majesté remercia l'aide apportée par les aviateurs américains à la cause de la Grande-Bretagne et pendant que la fanfare jouait l'hymne national anglais, les militaires américains présents chantèrent leur hymne et l'effet musical loin d'être discordant fut d'une heureuse harmonie, d'une homogénéité bien représentative de la lutte ayant uni les deux grandes nations démocratiques.

La musique venait de prendre fin lorsque les sirènes d'alerte se firent entendre. Sur l'ordre de "Rompez!" tous les militaires quittèrent leurs rangs pour aller à leur poste.

Chuck se mit à courir dans la direction de son avion, tenant Anne par la main. Quelques instants avant de sauter dans l'appareil, Chuck arrêta puis prenant sa jeune femme dans ses bras l'embrassa amoureusement. "Au revoir chérie", murmura-t-il, "à bientôt".

"Oui, mon amour" répondit Anne souriante. Puis, la tête haute, d'un pas léger, elle se dirigea vers la Chambre d'Observation.

FIN

Adapté de la production Universal réalisée par Walter Wanger, "Eagle Squadron". — Scénario de Norman Reilly Raine d'après une histoire de C. S. Forester. — Mise en scène d'Arthur Lubin.

DISTRIBUTION

Chuck Brewer.....*ROBERT STACK*
Anne Partridge.....*DIANA BARRYMORE*
Paddy Carson.....*JOHN LODER*
Hank Starr.....*JON HALL*
Lieutenant McKinnon.....*NIGEL BRUCE*
Johnny Coe.....*LEIF ERICKSON*
Wadislaw Borowsky.....*EDGAR BARRIER*
Nancy Mitchell.....*EVELYN ANKERS*
Commandant Grenfall.....
FREDERICK WARLOCK

En voyageant, visitez

LES CINÉMAS

où l'on projecte les MEILLEURS FILMS

BEY'S CINÉMA THETFORD MINES	**THÉÂTRE VICTORIA** VICTORIAVILLE	**THÉÂTRE ROXY** SHAWINIGAN FALLS
THÉÂTRE RIALTO QUEBEC	**THÉÂTRE PRINCESS** RIVIERE DU LOUP	**THÉÂTRE CAPITOL** CHICOUTIMI
THÉÂTRE GEORGES ST-GEORGES de BEAUCE	**THÉÂTRE COLONIAL** PLESSISVILLE	**THÉÂTRE ROYAL** LOUISEVILLE
THÉÂTRE CARTIER GRANBY	**THÉÂTRE CAPITOL** JOLIETTE	**CINÉMA DE LÉVIS** LEVIS
THÉÂTRE CARTIER RIMOUSKI	**THÉÂTRE EMPIRE** JONQUIERES	**THÉÂTRE EDEN** SOREL
THÉÂTRE NATIONAL GRAND'MERE	**THÉÂTRE CARTIER** MONTREAL	**THÉÂTRE CENTRAL** STE-JULIENNE

Black Horse

– oui, certain!

Elle est douce et savoureuse

A MEILLEUR GOÛT

La meilleure BIÈRE au Canada

L'OEUVRE DE CINQ GÉNÉRATIONS DE MAÎTRES BRASSEURS